[Petite Bibliotheque
des théatres.
1789
Tome 10]

995

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Philippe

DE NÉRICAULT DESTOUCHES.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

L'*Avare* et le *Dissipateur* sont deux contrastes parfaits. Moliere s'est emparé du premier. Non-seulement c'étoit le plus facile et le plus brillant ; mais Plaute lui en avoit fourni le sujet et les traits les plus vifs et les plus comiques. Il est vrai que Moliere a trouvé l'art d'enrichir sa matiere ; je puis ajouter même qu'il a surpassé son modele dans son *Avare* et dans son *Amphitryon* ; mais enfin c'étoient toujours des imitations, et tout le monde conviendra, sans peine, qu'il est bien plus aisé de perfectionner que d'inventer, sur-tout, quand un grand homme polit l'ouvrage d'un grand homme.

Pour ce qui me concerne ici, le cas est tout différent. Je n'ai travaillé sur aucun modele. J'ai fait choix de mon sujet, j'en ai formé le plan, et c'est la nature qui me l'a fourni ; mais j'ai trouvé dans l'exécution des difficultés

presque insurmontables. C'est ce que mes Lecteurs observeront facilement, s'ils font réflexion que le caractere du *Dissipateur* n'est pas un de ces caracteres momentanés, qui peuvent produire tout leur effet dans l'espace de vingt-quatre heures, et même pendant le seul tems de la représentation, qui suffit pour étaler les principaux traits de l'avarice, et pour en tirer tous les événemens qui peuvent rendre une action complette.

Il n'en est pas de même d'un *Dissipateur* ; car, outre que son caractere est moins ridicule, et, par conséquent, moins risible, il lui faut bien plus de tems pour se développer : ses actions veulent des intervalles. Quelque prodigue que puisse être un homme, il ne parvient pas tout d'un coup à sa ruine totale, qui est le seul événement par où l'on puisse finir son histoire et achever son portrait. Or, comment accorder les regles du Théatre avec un pareil caractere ? Ruiner un homme puissamment riche, dans l'espace de vingt - quatre heures, c'est représenter une action qui ne peut gueres être vraie, et qui certainement n'est

point vraisemblable. Il ne me restoit donc aucun expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois que de faire paroître d'abord mon Héros prêt à tomber dans le précipice qu'il ne voit point, parce que ses passions et ses faux amis le lui cachent, depuis longtems ; mais il ne me suffisoit pas de le présenter dans une situation si perilleuse : il falloit faire connoître au Spectateur les raisons et les incidens qui l'avoient causée. Je ne pouvois les mettre en action, puisque le tems ne me le permettoit pas ; et ce n'est que par des récits que j'ai rempli mon sujet. Mais on voit aisément, par ces détails, combien il est inférieur à celui de l'*Avare* ; que, pour l'égayer et le rendre plus intéressant, je n'ai pu me dispenser de mettre en œuvre tous les caracteres episodiques qu'il amenoit nécessairement à sa suite, et qu'il ne m'a pas été possible de me renfermer dans un petit nombre de personnages et d'evenemens, ni d'affecter cette aimable simplicité d'action, si justement admirée dans les anciens, principalement dans les Comédies de Plaute, qui, par cet en-

droit, est bien supérieur à Térence, selon le jugement des meilleurs Critiques.

Ce qui me paroît le plus heureusement imaginé dans ma Comédie du *Dissipateur*, c'est le caractere de la veuve. J'avoue qu'il cause quelque répugnance, au premier aspect, et qu'il paroît, d'abord, blesser la délicatesse des Spectateurs; mais j'ose dire qu'un peu de réflexion a bientôt guéri leurs scrupules; car n'est-il pas facile d'observer que j'ai l'attention pendant tous les actes, et par différens moyens, de faire entrevoir, et même espérer qu'enfin on sera content de Julie? Il n'est point de Spectateur ou de Lecteur assez peu délié pour ne pas sentir que le caractere apparent de cette veuve n'est qu'un caractere déguisé par la prudence et par la tendresse, et que cette fausse apparence qui fait le nœud de la Piece, en produisant des événemens singuliers et intéressans, met le *Dissipateur* à portée d'étaler son caractere, et le pousse plus rapidement à sa catastrophe. En effet, les prudentes manœuvres de Julie amenent un dénouement d'autant plus heureux qu'il satisfait

les desirs des Spectateurs, en ouvrant les yeux d'un jeune homme aimable, que d'indignes flatteurs avoient aveuglé, et en le retirant du précipice affreux où de faux amis l'avoient fait tomber.

Au reste, il m'eût été très-facile de donner à cette veuve un caractere tout différent, et d'en faire une Héroïne merveilleuse, en la rendant aussi généreuse qu'elle semble intéressée; mais, outre que ces caracteres romanesques, que quelques Auteurs comiques nous étalent aujourd'hui, ne sont point du ressort, ni du ton de la Comédie, qui ne veut rien que de simple et de naturel, je sens, et l'on doit sentir, comme moi, que plus je me serois écarté du vrai pour les imiter, plus je me serois éloigné du but que je me propose, qui est de représenter le monde tel qu'il est, et n'on pas tel qu'il devroit être. Si j'avois voulu quitter le brodequin pour chausser le cothurne, j'aurois dû faire aussi du *Dissipateur* un homme non moins généreux que magnifique; mais l'aurois-je copié d'après nature? Non, très-assurément. Les prodigues ne

le sont point par vertu ; ils n'ont que les dehors de la générosité : ils ne veulent que satisfaire leurs passions, ou leur vanité. Tout ce qui ne tend pas à l'un de ces deux objets ne fait aucune impression sur eux. Donner pour le seul plaisir de donner est un charme qui ne les touche point. Ils ne sont prodigues que pour leurs flatteurs, ou que pour les ministres de leurs plaisirs ; au lieu qu'un homme vraiement généreux soumet son humeur bienfaisante et libérale à la justice, à la prudence et à la raison. Il n'a point d'autre intérêt que celui de bien faire ; et il n'est jamais plus content de lui-même que lorsqu'il peut déterrer le mérite indigent, et non-seulement soulager, mais prévenir ses besoins. Telle est la différence essentielle entre la prodigalité et la générosité ; et c'est ce que je me suis efforcé de faire sentir dans le caractere du *Dissipateur*. Il falloit le copier, et non pas l'imaginer. J'ai toujours l'homme devant les yeux, et j'aime mieux le peindre que de le farder. Peindre est l'objet de la Comédie. Si les figures qu'elle représente

aux yeux des Spectateurs ne sont pas parfaitement ressemblantes, le plus riche coloris ne sauroit empêcher que les connoisseurs ne les trouvent mauvaises.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet, les jugemens et anecdotes de cette Comédie se trouvent, ainsi que ceux de celle du *Tambour nocturne*, dans le *Catalogue des Pieces de Destouches.*

LE DISSIPATEUR,

OU

L'HONNÊTE FRIPONNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 mars 1753.

A

PERSONNAGES.

LE BARON, pere de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON, amant de Julie, et dissipateur.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, }
ARAMINTE, } amies de Cléon.
BÉLISE, }
FINETTE, femme-de-chambre de Julie.
Plusieurs convives de Cléon.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNÊTE FRIPONNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Bonjour, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très-humble serviteur!

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long-tems, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler ?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le Comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la maniere
De dépenser, dans peu, la somme toute entiere.
Cet argent-là lui pese; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh ! bien, qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille : il me faut un mari : cette somme
Pourroit, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée ?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire !

FINETTE.

Ma foi ! Cléon feroit un acte méritoire !

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a plus d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure
Qu'il prodigue son bien, sans raison ni mesure.
Très-souvent le caprice excite ses bienfaits,
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets :
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manége ?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cléon t'a donné, depuis un si long tems,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentimens,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,

Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vuides!
Morbleu ! si ma Maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos Maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres!

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon Maître quelque tems a fait le bon Apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi, qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son Maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidele valet est-ce donc-là l'office?

PASQUIN.

Eh! morbleu! que chacun se rende ici justice.
Ta Maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux;

Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage!

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voila vêtue ainsi qu'une Princesse.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! pour moi, je ne fais encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce Monsieur le Comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé,
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon Maître et regle sa dépense:
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais: je veux. dès aujourd'hui,
En faire usage... (*Voyant paroître Julie.*) Adieu; car
voici ma Maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse:
On m'en ôte le tems, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte; et nous pourrons renouer l'entretien.

(*Pasquin sort.*)

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

EH! bien, qu'a dit Cléon du dessein de mon pere?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon pere me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre pere a raison.... Mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien:
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois sa ruine est complette.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélàs!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais, à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue!

FINETTE.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincere,
S'il étoit animé du desir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles Maîtresses.

Vous ruinez sa bourse. il promene ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime:
Et c'est par-là, sur-tout, que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui, mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque tems à lui-même.

FINETTE.

Du moins, commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques !
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet ?
D'un si noble dessein faites-moi confidente ?
Car pour vous seconder j'ai la main excellente !

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête ;
Et je vais commencer par un coup de ma tête....
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret !...
Heureusement, je crois qu'il vous aime, en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine ;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon....

FINETTE, *l'interrompant.*

N'en faites rien.

Il trahit son ami ; c'est un fripon ? N'importe :
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets, il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux....

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Je vois bien qu'il faut te le permettre,
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi ;
Que je mourrois plutôt....

FINETTE, *l'interrompant encore.*

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre....

(*Voyant venir le Comte.*)

Le Comte vient.... Je vais entamer le premier.
Sortez vîte.

(*Julie sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable;
J'en fais gloire.... Il me voit.

LE COMTE, *à part.*

L'instant est favorable,
(*A Finette.*)
Tâchons de la gagner.... Finette, vous rêvez ?

FINETTE, *feignant de ne l'avoir pas vu entrer.*

Ah! ah! c'est vous, Monsieur ? Je songeois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe ?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.

Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur,
Depuis un certain tems; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête!

LE COMTE.

Ma foi! tu gagnerois; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon!

FINETTE.

Par conséquent, heureux!
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate Maîtresse!

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer long-tems!

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constans;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien.... Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter :
A de moindres appâts on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite !

LE COMTE, *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette ! et, si j'ai ton secours,
J'espere te devoir le bonheur de mes jours !

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie ?
Là, parlez franchement ?

LE COMTE.

Je l'aime à la folie !
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh ! bien, il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi ?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiette,

C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon ! cela ne fait rien.
Cléon est un ami si fou, si ridicule
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, (jugez de ma simplicité)
Que l'on devoit rougir de la duplicité ;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'assuroit plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée !

FINETTE.

Oui ?

LE COMTE.

Cela fait pitié !
On suivoit autrefois cette fade méthode ;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt :
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît ;
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules !....
Ça, venons donc au fait ?

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante Maîtresse ; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible....
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;
Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon !
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon :

Secondez mon adresse ; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-tems languir votre espérance.

SCENE IV.

CLÉON, PASQUIN, LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *bas, au Comte.*

Il vient ; souvenez-vous....

LE COMTE, *l'interrompant, bas.*

Je suis homme réel.

(*Finette sort.*)

SCENE V.

CLÉON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, *à Pasquin, qui le suit.*

Qu'on dise, de ma part, à mon Maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
Que cela déshonore un homme de ma sorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, *à Pasquin.*

Parlez-lui très-sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?......

(*Montrant Cléon.*)

On lui fait mal sa cour en épargnant son bien!

CLÉON, *à Pasquin.*

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique il se fera chasser.

CLÉON, *à Pasquin.*

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux!

PASQUIN, *à Cléon.*

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans, beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident, tour-à-tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience!

CLÉON, *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir.... mais je vois, cependant,
Qu'on se relâche un peu!

PASQUIN.

C'est Monsieur l'Intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent.
Il crie à tous momens. Ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions;
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du tems car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge, avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer:
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter; je hais la moindre affaire.
Pour vaquer au plaisir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense!
Oh! parbleu! nous verrons!

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agen
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe?... Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.... Mais plusieurs créanciers,
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, *en colere.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille là!

PASQUIN.

Je vais les enivrer. Je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet Auteur si fameux vous apporte son Livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent par-tout, par-tout je les évite.

PASQUIN, *à part.*

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite!

CLÉON.

Va-t-en.

(*Pasquin sort.*)

SCENE VI.

FINETTE, CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *à Finette.*

C'EST toi, Finette?

FINETTE, *d'un air triste.*

Eh ! vraiment, oui, c'est moi.

CLÉON, *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE, *les yeux baissés.*

Rien, Monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE, *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre Maîtresse... Elle est au désespoir !

CLÉON.

Eh ! par quelle raison ?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh ! je la saurai.

FINETTE.

Non....
Cela m'est défendu.

CLÉON, *d'un air fâché.*

Quoi ! pour moi du mystere?
Cela me pique, au moins !

FINETTE.

Je n'y saurois que faire;
Mais on me chasseroit.

CLÉON, *lui présentant une bague, qu'il ôte de son doigt.*

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, *prenant la bague et la mettant à son doigt.*

Vous me perdez, Monsieur !

CLÉON.

Parle-moi promptement ?

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence !
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance ! ...

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi.....

FINETTE, *en pleurant.*

Depuis-peu...
Ma Maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu...

CLÉON.

Vingt mille écus ?

FINETTE, *en sanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte !

LE COMTE, *à Finette.*

Quoi ! faut-il, pour un rien, s'affliger de la sorte ?

FINETTE, *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.

Tous ses fonds sont placés ; il faut bien emprunter...
On la presse.... D'ailleurs, elle craint que son pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire....
(*A Cléon.*)
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin....
« Peux-tu (m'a-t elle dit) me parler de la sorte ?
» Ote-toi de mes yeux »... Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi ! raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie :
(*D'un ton ferme.*)
« Madame, (ai-je ajouté) je viens d'être avertie
» Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus :
» Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
» Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme ?
» Non, Madame, il vous aime · il est si galant-homme
» Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras
» Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
» Vous connoissez son cœur généreux, magnifique ! »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué ?

FINETTE, *d'un air mystérieux.*

Rien.... Je suis politique,

Et je juge par-là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta Maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, *au Comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE, *affectant un air indifférent.*

Eh! mais... qu'il faut faire un effort....
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, *en souriant.*

Cependant, vous savez?...

LE COMTE, *l'interrompant, à Finette.*

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, *d'un air gracieux et faisant une profonde révérence à Cléon et au Comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, *à part.*

La friponne est adroite et fait bien son métier !

(*Finette sort.*)

SCENE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON *en riant.*

AMI, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage!

LE COMTE, *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas.... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son pere,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté ...

CLÉON, *bas, en voyant paroître le Baron.*

Chut....

LE COMTE, *bas et avec surprise, en appercevant le Baron.*

C'est lui-même, je pense!

CLÉON, *bas, entendant murmurer, à demi-voix, le Baron.*

Il gronde entre ses dents!

SCENE VIII.

LE BARON, CLÉON, LE COMTE.

LE BARON, *à part, en contemplant Cléon et le Comte, du fond du Théatre.*

O la belle alliance,
D'un flatteur et d'un fou!....
(*A Cléon et au Comte, qui le saluent, et en s'approchant d'eux.*)
Serviteur! serviteur!

CLÉON, *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON, *brusquement.*

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévere?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre pere.....

CLÉON, *l'interrompant.*

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, savoit le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas, comme vous aujourd'hui!

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre?

LE BARON.

Si je vous le disois.... je ne mentirois point. ..
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON, *d'un ton méprisant.*

Mais, Monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton !

LE BARON, *en fureur.*

Mon ton n'est point plaisant !

CLÉON, *au Comte, en riant.*

C'est celui de mon pere...
Je crois l'entendre encore !

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis !
(*Cléon et le Comte, rient.*)

CLÉON.

Voilà comme il parloit ... Ma foi ! je vous admire !
Si mon pere vivoit il ne pourroit mieux dire !
Mais le pauvre bon homme étoit très-ennuyeux !...
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux !

LE BARON, *s'asseyant brusquement.*

Ah ! parbleu ! volontiers.... Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, *au Comte.*

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles !
(*Cléon et le Comte s'asseyent.*)

CLÉON, *au Baron d'un ton ironique.*

(*Au Comte, en riant.*)

Eh! bien, vous dites donc?.... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(*Au Comte.*)

Continuez, bon-homme?... Il radote, le Sire!

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là, quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries!

LE COMTE.

Eh! qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge; autrement....

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans quartier,
Je dis la vérité.... c'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne!

LE COMTE, *en souriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, *au Baron.*

Votre discours est long!.... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire!

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mene, à grand pas!

CLÉON.

Non, Monsieur le Baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un pere qui faisoit son bonheur de ce vice!
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux.

Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage ;
J'étois contraint à fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort.... Grâce au Ciel ! tout son bien est à moi !
En faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat ; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir ! Il fuyoit la dépense ;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir,
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr !

LE BARON, *à part.*

Oh ! la belle leçon pour la plupart des peres !
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires ;
Pour qui ? Pour des ingrats, pour des extravagans
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans !

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis, votre fils, est-il plus raisonnable ?

LE BARON.

Il en est bien puni !... Le voilà ruiné,
Et, par son pere même, il est abandonné !
L'exemple est fait pour vous ; tâchez d'en faire usage.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Eh ! bien, dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, *se levant brusquement.*

Dans quarante ans ?... Bon jour !... Voici mon dernier
point,

Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point !

CLÉON, *en riant.*

Dépend-elle de vous ? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort ?

LE BARON.

Ah ! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor !... Je vous donne huit jours ;
Et si, dans ce tems-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmene ma fille.
Elle m'obéira ; n'en doutez nullement....
Adieu.... J'ai parlé net ; songez-y mûrement.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

IL m'embarrasse, au moins, car j'adore Julie,
Et je sacrifirois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme ?.... Eh ! fi !.... Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON, *l'embrassant.*

Que vous m'obligerez !

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire ;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la maniere
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE, *voyant paroître le Marquis.*

Ah! j'apperçois son frere.

SCENE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE COMTE.

LE MARQUIS, *à Cléon, en courant l'embrasser.*

BON jour, mon cher Cléon!

CLÉON.

Bon jour, mon cher Marquis!...
(*Examinant la mise du Marquis.*)
Te voilà bien brillant?

LE MARQUIS.

Tu vois... A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste: il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent: c'est par lui que je brille,
A la Cour, à la Ville, aux Spectacles, aux Cours.
Riche, sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
-- mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON, *en riant.*

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite!

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis!

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vîte, et tu m'imiteras....
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé!

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le-moi?

LE MARQUIS.

Premiérement.... je viens m'enivrer avec toi.
De plus, j'amene ici nombreuse compagnie;
Mais, moins nombreuse encor que finement choisie!...
(*Au Comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui. .. Parbleu!
C'est un friand morceau!... Quel enjouement! quel feu!
J'en suis fou!

LE COMTE.

(*A Cléon.*)
Je le crois.... Je vous réponds, d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance!

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquans attraits!

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
[illegible]ire ici grand'chere, et chere délicate.
donc soin d'ordonner un somptueux repas,

Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas!
Du mousseux... J'aime à voir, dans un verre, qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.....

(*S'appercevant que Cléon a quelqu'embarras.*)

Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu parois inquiet!

CLÉON.

Oui, je le suis; ton pere en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur!... Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons!....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Fadaises!.... Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur!

LE MARQUIS.

Et, moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et, malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux, dans huit jours, au plus tard!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie?

JULIE.

O Ciel! quelle cohue!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue?

JULIE.

Qui ne le seroit pas? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Eh! qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'est mon frere.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme!

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans?

JULIE.

Oui, vraiment.
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours, la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés?

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frere a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle, au-pardessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui,
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah! Florimon, ce gros Magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier françois fait son unique livre,
Et de vin de Langon, dès le matin, s'enivre,
Parasite effronté, menteur, comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais?
Grand homme! et pour Cléon utile connoissance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou!

JULIE.

Depuis quelques instans,
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe et tient sa bourse ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte!

JULIE.

Il y court tant qu'il peut!

FINETTE.

Ne le ménageons plus....
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui, le Comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! tant mieux.... Vous voyez que c'est un galant-homme?

JULIE.

Ou plutôt un indigne!

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui, tout au moins, quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant.....
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant son argent, bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif!....

FINETTE,

FINETTE, *l'interrompant.*

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles !

JULIE, *vivement.*

Oh ! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh ! bien, cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule !....

JULIE, *l'interrompant.*

Comment ?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi ! de jouer un beau tour !
Il a vendu, sous main, une Terre à Dorante :
Terre qui vaut, au moins, dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;

(*Voyant rire Julie.*)

Mais Pasquin m'a tout dit..... Vous souriez ? Eh bien.
Qu'en dites vous ?

JULIE.

Je dis... que l'affaire est très-bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne!

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant, sous main, la Terre de Cléon.
Cette Terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée!
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptant?

JULIE, *en riant.*

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon ?

JULIE.

¦ Oui, par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau!

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa Terre?

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus: (Mais garde mes secrets!)
J'ai déja retiré mon argent, en partie.
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher... Je vais feindre, un moment,
Que je romps avec lui. Tu verras sa foiblesse:
Il va m'offrir....

(*Voyant paroître Cléon.*)

Il vient.... Seconde mon adresse,
Et de l'argent, compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

Madame, vous avez bien peu de complaisance!
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;
On vous pille, à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant!

CLÉON, *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(*A Julie.*)
Chansons que tout cela!... Vîte faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?

Comme un tigre!

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux

Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?

Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, *à Julie.*

Souffrez....

FINETTE, *à Julie, en voulant l'emmener.*

Point de quartier!

CLÉON, *à Julie, en l'arrêtant.*

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE, *l'interrompant, en poussant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour!

CLÉON, *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON, *retenant Julie.*

Madame...

FINETTE, *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON, *à Julie.*

Un moment.

FINETTE, *à Julie, en voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE, *à Cléon.*

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh! bien, vivez seul avec moi.
Allons à votre Terre... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidele amour....

FINETTE, *l'interrompant, à Cléon.*

Votre Terre est, dit-on, un si charmant séjour!

C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante! des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille ; outre les revenus,
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, *à Cléon.*

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, *à Cléon.*

Vous ne dites mot!

CLÉON, *à part.*

Dorante m'a trahi ; je suis pris comme un sot!

JULIE, *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance!

FINETTE.

Il me vient un soupçon ; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

CLÉON, *à Finette.*

Eh ! bien ?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme ?

CLÉON.

Mais, à peu près.

FINETTE, *montrant Julie.*

Oh ! çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux ?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, sans doute, une amende plus haute.
C'est marché donné ; mais nous avons le cœur bon !

CLÉON, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je reviens à l'instant.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,

Se taît mal-aisément... J'ai le malheur de l'être ;
Et je crains....

CLÉON, *l'interrompant, en riant.*

Je t'entends.
(*Il sort.*)

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(*Elles rient dès que Cléon est sorti.*)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition ?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse ?

JULIE.

Il est vrai ; mais Cléon va te récompenser.....

FINETTE, *l'interrompant.*

De l'avoir attrapé.... Qu'il sait bien dépenser
Son argent !

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui!.... Ma foi ! c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux.... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer ?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi ! vive un amant, quand il est aussi dupe !

JULIE.

S'il ne l'est que de moi je plains peu son malheur!

SCENE IV.

SCENE IV.

CLÉON, FINETTE, JULIE.

CLÉON, *à Julie, en lui présentant des papiers.*

VOICI cent mille francs, en billets au porteur.

FINETTE, *à Julie, qui prend les billets et les examine.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très-bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, *à Finette, en lui donnant une bourse.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, *prenant la bourse.*

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui; cent louis.

FINETTE.

Enfin,

J'ai trouvé pour mon mal un savant Médecin!....

(*En serrant la bourse.*)

Prenons donc son remede.... Ah ! je me sens guérie...

(*A Julie.*)

Et vous, Madame ?

JULIE.

Eh ! mais....

CLÉON, *l'interrompant.*

Oh ! ça, sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon !

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à Monsieur le Baron ?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, *à Finette.*

Et toi ?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue...
Permettez-moi, pourtant, une courte harangué.
Pour vous guérir, vous-même, employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh ! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh ! peut-on l'épuiser? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon pere a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau :
La mer est bien perfide !

CLÉON.

Oui, mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achete noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir que votre complaisance,
Du moins, soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE, *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal?.... Vous me charmez et me faites outrage!

JULIE, *attendrie.*

Adieu.... Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi ! vous ne rentrez pas ?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

(*Julie et Finette sortent.*)

SCENE V.

CLÉON, *seul.*

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur !
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCENE VI.

LE COMTE, CLÉON.

LE COMTE.

Qu'avez-vous ?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc ?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie ?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi ?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, *après avoir un peu rêvé.*

Ecoutez donc, la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, et puis vous planter-là.
L'insulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure?
Je vous croirai, peut-être, et je romprai, tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains, moi-même, et connois ma foiblesse,
Je romps toujours mes fers et j'y rentre sans cesse.
Mais je veux me punir de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remede;
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui.... Cidalise est d'une humeur charmante!
Très-désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus, que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu !

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise.
Moins il faut lui céder....

(*Bas, en appercevant Cidalise.*)

Ah ! voici Cidalise !...
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON, *bas.*

Tout me paroît en elle aimable et gracieux !

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complette et nombreuse;
Mais, franchement, sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimere!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(*Regardant tendrement Cléon.*)

Oh! pourquoi!.... C'est que je désespere
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, *bas, à Cléon.*

L'entendez-vous?

CLÉON, *bas.*

(*A Cidalise.*)

Fort bien!... Vos yeux ont tout pouvoir!

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en... Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez? & je puis vous jurer
Que je le pleurerois, si je savois pleurer;
Mais, ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

(*Elle rit.*)

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous! vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, *riant encore plus fort.*

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de savoir mon secret ?

CLÉON, *vivement.*

A vous désabuser, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, *en minaudant.*

On pourroit me le dire, & je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi ?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir ; je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage, pourtant ; car, au fond, la nature
En nous formant, tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas ; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique.
Je vous en offre autant ; égal, doux, pacifique ;
Ce sont mes qualités : bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent, sans en craindre la suite ;

Morale qui me charme et regle ma conduite!
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent, sans jamais balancer;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse
Qui câdre avec la mienne et me rendroit heureuse!
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien
Qu'en faisant son portrait je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage!

CIDALISE, *en riant, au Comte.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimere, encore un coup!

LE COMTE, *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE, *montrant Cléon.*

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire

Que,

Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra se ranger.

CIDALISE, *tendrement.*

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, *lui baisant la main.*

Il l'aura; j'en réponds!

CIDALISE.

Eh! bien, qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc?....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Oh! j'ai dit, ce me semble,
(*Montrant le Comte.*)
Tout ce qu'il falloit dire.... Ajustez-vous ensemble,
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

QUEL rapport, et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie!

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez ...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que, comme nos humeurs......

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique....
Envoyez à Julie un présent magnifique,

Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée ?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée....

(*Il tire de sa poche un écrin.*)

Voici les diamans que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre,
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté !
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.

Rentrez ; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte, à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos !

(*Il rentre dans l'intérieur de son appartement, et au moment où le Comte va sortir, Julie revient avec Finette.*)

SCENE IX.

ULIE, FINETTE, LE COMTE.

U LIE, *à Finette, dans le fond, et sans voir d'abord le Comte.*

OUI, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance,
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paîra bien!

JULIE, *en riant.*

C'est mon intention.

(*Elle apperçoit le Comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.*)

LE COMTE, *à Julie, en l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous.... je vous assure....

JULIE, *l'interrompant et voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois!

LE COMTE, *en la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé, très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, *riant et voulant encore avancer.*

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris.... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique....
(*Il lui montre l'écrin.*)
Pour vous en consoler.

FINETTE, *voulant prendre l'écrin.*

Donnez.

LE COMTE, *à Julie.*

Mais .. je m'explique...
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant ?

JULIE, *d'un air noble et fier.*

Monsieur, vous lui direz
Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagemens, qu'il souhaite d'enfreindre;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(*Elle prend l'écrin.*)

FINETTE.

Bon cela !.... Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

(*Julie donne l'écrin à Finette.*)

LE COMTE, *à Julie.*

Il sera très-ravi
D'un procédé si doux !... Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidele amant ?

Je sais bien que, toujours circonspecte et sévere,
Votre vertu vous tient soumise à votre pere:
Consentez-y, Madame, et je vais lui parler.

JULIE, *d'un air froid.*

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur....

JULIE, *l'interrompant.*

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame; et je n'oublîrai rien,
Comptant sur votre aveu pour obtenir le sien.

(Il sort.)

SCENE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, *en souriant.*

AH ! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...
Le perfide !

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise ?

JULIE, *en riant.*

Moi ? non, Finette, à coup sûr !

FINETTE.

Un congé, cependant, est un morceau bien dur !
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte !

JULIE.

Moi, j'en ris, de bon cœur !... C'est un des tours du
Comte.

FINETTE.

Mais, enfin, si Cléon....

JULIE, *l'interrompant.*

Dès que je le voudrai,
En esclave, à mes pieds, je le rappelerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant s'il regne avec l'estime.

FINETTE, *ouvrant l'écrin.*

En tous cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami.
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

QUEL éclat ! quel fracas ! quelle diable de vie !
Quoi ! quarante couverts et la table remplie !
Des vins de tous pays ; tant de mets délicats
Qu'une Ville, je crois, ne les mangeroit pas !
Trente Musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vuides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont, tour-à-tour, s'enivrer au buffet !
Des galans, pleins de vin, qui déclarent leurs flammes !
Par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien !

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah ! te voilà, Pasquin ? Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon Maître... O cervelle maudite !

FINETTE.

Comment ! cela t'afflige ?

PASQUIN.

Eh ! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur ?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire !

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée ; et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres ;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh ! le bon petit cœur !

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur ;
Mais je m'en suis guérie !

PASQUIN.

Aussi fait ta Maîtresse...
Qu'elle a bon appétit !

FINETTE.

Elle dévore ! Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que Monsieur le Comte
S'intéresse pour nous, très-vivement !

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas ?

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, est un Maître fripon ?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh ! bien ?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient

Vient de nous apporter, par les ordres du Comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le Comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous ?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile :
On passe sur l'honnête, et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta Maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma Maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître.
Le dénoûment approche.

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui; mon Maître,
Sans l'en appercevoir, est ruiné, tout net.
Il brille; mais, ma foi! c'est en faisant binet!
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible!
Mon Maître taillera: crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte?

FINETTE.

Il faut que ma Maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sait, à fond, tous les jeux de hasard;
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta Maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiete peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu;
C'est la regle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme;
Les autres l'ont blessé, ta Maîtresse l'assomme.

Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir ! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat ; mais, morbleu ! le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher Maître....

FINETTE, *l'interrompant.*

Les loix devroient défendre à ces vieux opulens,
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie !

PASQUIN.

La nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courier, qui jusqu'au cœur nous
frappe,
Arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas !

FINETTE.

Deux Médecins n'ont pu lui donner le trépas ?
Il ne mourra jamais !

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah ! si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui, qui mene une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu !

FINETTE.

Chose sûre !...

Tu devrois prévenir...

PASQUIN, *l'interrompant, en voyant paroître Géronte.*

Morbleu ! tout est perdu.

Voici l'homme, lui-même... Il n'est point attendu !...
Oh ! le malin vieillard ! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre et de troubler la fête !...
Que lui dire ? Aide-moi.

FINETTE, *regardant Géronte.*

J'y ferai de mon mieux...

Il se parle : écoutons.

(*Pasquin et Finette se rangent dans un coin pour écouter Géronte, sans en être vus.*)

SCENE III.

GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *à part, et sans voir, d'abord, Pasquin et Finette.*

Oui, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa Lettre,
S'est si bien réformé ; car tenir et promettre
Ce sont deux !

PASQUIN, *à part.*

Vraîment, oui !

GÉRONTE, *à part.*

Si je l'en crois, pourtant,
Il vit comme un Caton.... Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai !

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Bon ! voilà notre texte ;
Il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE, *bas.*

Commence, j'appuîrai.

GÉRONTE, *à part.*

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage !

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit ?

FINETTE, *bas.*

Le péril est pressant !

PASQUIN, *bas.*

Abordons le, et prenons l'air tendre et caressant....
(*A Géronte, en s'approchant de lui et en embrassant ses genoux.*)
Ah ! Monsieur, est-ce vous ?

FINETTE, *à Géronte, en s'approchant aussi et lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN, *à Géronte.*

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon jour!... et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien, depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu? Comment donc! a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade!
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit:
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit!

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante!...
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante!

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas ! il n'avoit garde !

GÉRONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Vous affliger ?... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention ?
Car il se sent pour vous une inclination,
(*Montrant Finette.*)
Un amour, un respect !... Demandez à Finette ?

FINETTE, *à Géronte.*

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi ! c'est un neveu qui vaut son pesant d'or....
(*Montrant Pasquin.*)
Demandez à Pasquin ?

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie !
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie ?

FINETTE.

On n'y peut être mieux !... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion !...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Fort bien ! ma douce amie ;
Mais vous ne parlez point de son économie.
C'est le point capital !

FINETTE.

Bon ! il est trop mesquin,
Trop dur !

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE, *montrant Pasquin.*

Demandez à Pasquin ?

PASQUIN, *à Géronte.*

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice !

GÉRONTE, *à part.*

(*A Pasquin.*)
Oh ! le brave garçon !... On dit que c'est un vice...

FINETTE, *l'interrompant.*

Fi donc !

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser !

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur... Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez ?

FINETTE.

Qui, nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous.
C'est tout dire.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oui, ma foi !

GÉRONTE, *pleurant et tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
(*Voulant entrer dans l'appartement de Cléon.*)
De surprise et de joie!... Il faut que, tout-à-l'heure,
Je l'embrasse.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah ! Monsieur, n'entrez pas !...

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi ?

PASQUIN, *embarrassé, et montrant Finette.*

Demandez à Finette ; elle sait mieux que moi....

FINETTE, *à Géronte, avec hésitation.*

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait.... une étrange habitude....
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu ! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude, à la mort, maintenant
Passe ses nuits à lire ?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare !

FINETTE, *à Géronte.*

L'homme est un animal si changeant, si bizarre !

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur !...
(*Voulant encore entrer chez Cléon.*)
Je veux le voir... Entrons.

FINETTE, *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme ?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant, à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant de lui.*

Tarare !

FINETTE, *le rattrappant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non ; ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh ! bien, vas l'avertir que je l'attends ici.

(*Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.*)

PASQUIN, *embarrassé, et menaçant Finette.*

Demandez à Finette : elle sait mieux que moi....

FINETTE, *à Géronte, avec hésitation.*

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait.... une étrange habi-
tude....
Pendant toutes les nuits.... il s'applique à l'étude.
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a étudié.

GÉRONTE.

Parbleu ! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude, à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire ?

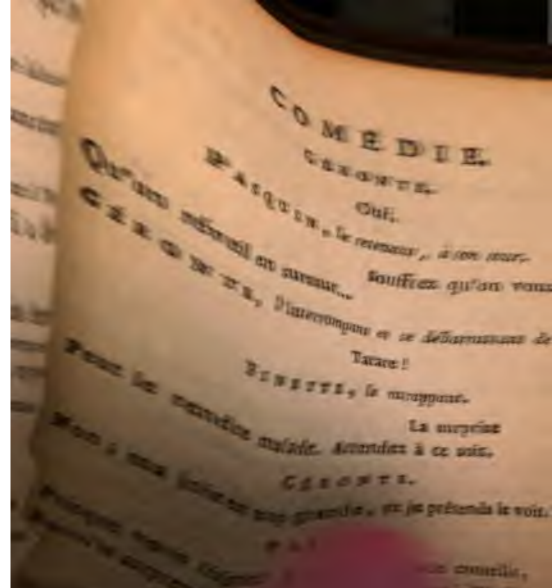
PASQUIN.

Il est plus [illegible]
Ne l'avoit en prodigue et [illegible]

FINETTE. [illegible]

L'homme le [illegible]

[illegible]



COMEDIE.

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant, à son tour.*

Qu'un ... réveil en sursaut... Souffrez qu'on vous

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant de*

Tarare!

LISETTE, *le rattrapant.*

La surprise

Peut ... malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non ... je prétends le voir.

... conseille,

... je l'éveille.

SCENE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE, *entendant du bruit dans l'appartement de Cléon.*

Mais, j'entends un grand bruit !... Que veut dire ceci ?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de Savans, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui, sur un fétu, jasent une heure, ou deux,
En dissertations fiérement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des Savans ?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé ?

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisieme étage.

Il

Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort!
S'il ne l'épousoit pas il auroit très-grand tort!
Je veux, tout au plutôt, faire ce mariage;
Et c'est-là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCENE V.

CLEON, PASQUIN, GÉRONTE, FINETTE.

CLÉON, *à Géronte, en accourant à lui, les bras ouverts.*

JE revois mon cher oncle !... Ah ! quel ravissement !

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme !
Grace au Ciel ! me voilà hors de crainte et d'alarme !...
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit ?
Quel heureux changement !

CLÉON, *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos Lettres prudentes !

PASQUIN, *à Géronte.*

Oh ! oui.

CLÉON, *à Géronte.*

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égaremens ;
Mais, pour les bons esprits, il est de bons momens !...
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, *à Géronte.*

Vous voyez ?

PASQUIN, *à Géronte, qu'il voit pleurer de joie.*

Comme vous, cela me fait pleurer !...
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme ?

GÉRONTE.

(A Cléon.)
Oui... Mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh ! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure, pourtant...

CLÉON, *l'interrompant.*

C'est un mensonge!

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi ?

PASQUIN, *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude

Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit....

(*Montrant Géronte et Finette.*)

Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie !

CLÉON, *surpris.*

Je ne suis point malade, et ne l'ai point *été.*

FINETTE, *lui faisant des signes.*

Quoi ! les veilles n'ont pas troublé votre santé ?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes ?...

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh ! que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes.
Oserez-vous nier que l'application ?....

CLÉON, *embarrassé, à Géronte.*

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Moi, pour un Empire

(*A Géronte.*)

Je ne mentirois pas!... Avec tous ces efforts,
Mon Maître se ruine et l'esprit et le corps!

GÉRONTE, *en colere, à Cléon.*

Je ne veux point cela !

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs !

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un Docteur est souvent un grand sot !
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là, vaquer à la lecture ;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent ;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices !

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent et moins on a de vices :
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur ;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore ou refuse, ou chancele.
L'argent est un ami toujours prompt et fidele.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite....
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,

Et cela me suffit. J'admire un beau Château...
« Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau, »
Me dis-je... J'apperçois une femme charmante!
« Je l'aurai, si je veux, » et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et, par-là, l'avarice, qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, et le charme de l'ame!

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser!

PASQUIN, *à Géronte.*

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon Maître amasse!

CLÉON, *à Géronte.*

J'ai beaucoup dépensé; mais, à la fin, tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, *à Géronte.*

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Fort bien!

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe!

GÉRONTE, *examinant l'habit de Cléon.*

Vous portez-là, pourtant, un habit bien superbe!

CLÉON.

J'acheve de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon!... Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas!

GÉRONTE.

Le faste...

CLÉON, *l'interrompant.*

Je l'abhorre!

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute!

GÉRONTE, *lui montrant son habit.*

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres!

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi ?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe ... Ah ! qu'on va brocarder
Sur notre économie !

FINETTE, *avec affectation.*

Eh ! qu'importe qu'on raille ?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit !... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes !...
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai, de revenu clair, trois cents bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle !

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant ; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons !

FINETTE, *à Géronte.*

Dans peu, je vous réponds

Que votre cher neveu sera si bien en fonds
Qu'il ne comptera plus!

CLÉON, *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens!

GÉRONTE *à part.*

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne, enfin, de son pere et de moi!...
(*A Cléon.*)
Continuez, mon cher, vous irez loin!

PASQUIN.

Ma foi!
C'est très-bien dit!

GÉRONTE.

D'honneur! à la fin je me pique
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends!...
(*Il tire de sa poche une petite bourse de cuir et la présente à Cléon.*)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs,
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage...
Je serai libéral, tant que vous serez sage!

CLÉON, *en souriant.*

Vos libéralités sont touchantes !

PASQUIN, *bas.*

Prenez.

CLÉON, *prenant la bourse des mains de Géronte, et la donnant à Pasquin.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, *bas.*

Grand merci !

GÉRONTE, *à Cléon.*

Comment ! vous lui donnez
Mon argent ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais, n'es-tu point fripon ?... Songe à bien employer
Cette somme !... Après tout, elle est considérable !

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois !

GÉRONTE, *à Cléon, en l'embrassant.*

Ah ! je suis enchanté !

SCENE VI.

LE BARON, GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *au Baron, en allant au-devant de lui.*

Mon ami, prenez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie!

LE BARON, *l'embrassant.*

Bon jour, mon cher Géronte!

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ah! voici Rabat-joie!
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter!...
Comment le prévenir?

FINETTE, *bas.*

Je m'en vais le tenter....
(*Bas, au Baron.*)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON, *à Finette.*

(*A Géronte.*)
Paix!... Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports?

GÉRONTE.

Mon ame est attendrie
De voir que mon neveu....

LE BARON, *l'interrompant.*

La mienne l'est aussi ;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir !

LE BARON.

Moi, je pense
Que, si jamais....

FINETTE, *bas, l'interrompant.*

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons....

LE BARON, *l'interrompant et la repoussant.*

(*A Géronte.*)

Ote-toi... Je...

PASQUIN, *l'interrompant, et tirant le Baron dans un coin.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON, *fort haut.*

Eh ? plaît-il ?

PASQUIN, *bas.*

Écoutez.

LE BARON,

LE BARON, *à part.*

Que me veut ce pendard ?

PASQUIN, *bas.*

Monsieur, c'est que....

LE BARON, *l'interrompant et le repoussant rudement.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Que la peste te crève !...

(*Bas, à Cléon.*)

Aidez-nous.... Il s'agit d'empêcher qu'il n'acheve,
Ou vous êtes perdu !

LE BARON, *à Géronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux !

CLÉON, *montrant Géronte.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur ; laissons cela.

LE BARON, *à Géronte.*

Vous êtes bien facile !...
Ah ! si vous m'en croyiez....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous venez de la ville,
Que dit-on de nouveau ?

LE BARON.

Ce qu'on dit ?... Ah ! vraiment,
On parle assez de vous !

GÉRONTE.

C'est sur son changement?

CLÉON.

Sans doute !

GÉRONTE, *au Baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense ?

LE BARON.

En doutez-vous ? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant !

LE BARON, *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée ?

CLÉON.

Ah ! Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées ;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé ...

LE BARON, *l'interrompant.*

Me prend-on pour un fou
Quand on me parle ainsi ? Vous, réformé ? Par où ?
Depuis quand ?

CLÉON, *faisant des signes au Baron.*

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très-content!

LE BARON.

En effet,
Le bon homme a tout lieu d'être très-satisfait!

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise!

LE BARON.

Allez, vous radotez, il faut que je le dise!...

(*On entend dans l'intérieur de l'appartement le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.*)

Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des Savans
Qui, disputant entr'eux....

LE BARON, *l'interrompant.*

Des Savans? La cervelle
Vous tourne, assurément!... Vous me la donnez belle
Avec vos Savans!

GÉRONTE.

Mais....

LE BARON, *l'interrompant, et voulant le faire entrer dans l'appartement.*

Suivez-moi, vous verrez
Des Docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie!

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie?

GÉRONTE, *bas.*

Il me fait grand'pitié!

LE BARON, *en riant.*

Parbleu! vous en tenez
Avec vos Savans!... Ah!

GÉRONTE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez?

PASQUIN, *bas.*

Eh! ne l'irritez point : il est dans son délire!

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, *riant à gorge déployée.*

Des Savans!... Le bon tour que l'on vous joue ici!
Des Savans!

(Il rit encore plus fort.)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Sur mon ame, il me fait rire aussi !...

(*Au Baron.*)

Oui, Baron, des Savans !

(*Il rit de tout son cœur.*)

LE BARON, *riant de plus en plus.*

La scene est excellente !

GÉRONTE, *riant comme lui.*

Par ma foi ! notre ami, vous la rendez plaisante !

(*Le Baron et Géronte rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.*)

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Ils vont crêver tous deux !

CLÉON, *bas.*

Plût à Dieu !... Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, *bas.*

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, *reprenant son air sérieux, à Géronte.*

Oh ! ça, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse !...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi !
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *ivre, et entrant en tenant une serviette à la main;* CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

EH ! Cléon !

CLÉON, *à part.*

Le bourreau !

PASQUIN, *bas, à Finette, en appercevant le Marquis.*

Le Marquis !... Comment faire ?

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! c'est Monsieur mon fils !

LE MARQUIS.

Eh ! c'est Monsieur mon pere !...
(*A Cléon, en montrant le Baron et Géronte.*)
Comment vous portez-vous ?... Que fais-tu donc ici,
Avec ces bonnes gens ?

CLÉON, *bas.*

Eh ! tu me perds !

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant le Marquis.*

Voici
Un des Savans....

GÉRONTE, *à part.*

O Ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes, là-dedans, plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante?

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Géronte.*

Oui... Bon jour, vieux roquentin!
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...
(*A Cléon.*)
Et le cœur s'attendrit.... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon!... mais elle te fait honneur!

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant Cléon.*

Faites la révérence à Monsieur le Docteur!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, *à part.*

J'enrage!

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage

ARAMINTE, *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez!

CIDALISE, *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

On se plaint fort de vous!
Qui peut donc si long-tems vous séparer de nous?

BÉLISE, *à Cléon.*

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez-là!... Ce procédé me pique!

CARTON, *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir: il faut nous mettre au jeu;
Le tems est précieux!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Courage! mon neveu.
La réforme est complette et très édifiante!

FLORIMON, *au Marquis, en montrant Géronte.*

Quel est cet homme-là?

LE MARQUIS, *à tous ses convives, en prenant la main de Géronte et en le leur montrant.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée! un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, *à Géronte.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence?

(*Toutes les Dames saluent Géronte.*)

LE COMTE, *à Géronte, en l'embrassant.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand desir
De faire connoissance avec vous!

FLORIMON, *à Géronte, en l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser!

CARTON, *à Géronte, en l'embrassant aussi.*

Monsieur veut bien me le permettre?

LE MARQUIS, *à Géronte, en allant, de même, l'embrasser.*

Parbleu! j'aurai mon tour, et j'ose me promettre
Que Monsieur sentira, dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié....

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant d'entre ses bras.*

Doucement, doucement!

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade!

CLÉON, *à Géronte, en l'embrassant avec transport.*

Mon oncle! mon cher oncle!...

GÉRONTE, *l'interrompant, en s'essuyant et le repoussant.*

Ah! j'en serai malade!..

Retire-toi, bourreau ! ... Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger!

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire ....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dissipe, mange, bois; ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE, *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui?

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux!

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, *effrayé.*

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément !.... A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si long-tems,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience !

LE BARON.

LE BARON.

Insolent !... Tout au moins, respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller ? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.

(*Il rentre dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE XI.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, LE COMTE, ARAMINTE, CARTON, *et plusieurs autres convives.*

CLÉON, *à Géronte.*

Je suis mortifié, mon oncle....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Point d'excuse!
Je n'écoute plus rien !... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre !... C'en est fait, je ne te connois plus !

CARTON, *à Cléon.*

Puisque pour l'appaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête, au besoin, à réparer ta perte !

ARAMINTE, *à Cléon.*

Sans doute!

BÉLISE, *à Cléon.*

J'en réponds?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Je m'en ferois honneur!

CIDALISE, *à Cléon.*

J'en ferois mon plaisir!

FLORIMON, *à Cléon.*

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Vas, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, *à tous les convives, en montrant Cléon.*

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui!

CLÉON, *à Géronte.*

vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien!

LE BARON, *à Cléon.*

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusques au besoin, on vous promet merveilles;
Mais s'il vient, parlez-leur: ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, *à tous les convives.*

Messieurs, m'en croirez-vous ? rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

(*Araminte, Bélise, Cidalise, Arsinoé, Florimon, le Comte, Carton et tous les autres convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCENE XII.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE.

CLÉON, *à Géronte.*

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie ?

GÉRONTE.

Vas trouver ta cohue, et me laisse en repos !

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

(*Il rentre dans l'intérieur de son appartement.*)

SCENE XIII.

JULLIE, *entrant et écoutant, d'abord, dans le fond;* GERONTE, LE BARON.

GÉRONTE, *au Baron.*

ALLONS, passons chez vous!... Qu'on appelle un Notaire.

LE BARON.

Un Notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu!

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu!

JULIE, *à Géronte, en s'avançant avec précipitation vers lui.*

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir!

JULIE.

Je demande sa grace, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse.
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse!

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entiere,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiere.

JULIE.

Qui? moi, Monsieur?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-tems je connois votre prudence insigne;
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins, seule, vous jouirez.
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente:
De plus, vous êtes sage, économe, prudente;
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien!..

(Au Baron.)

Allons, mon cher Baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution ;
Et me venge, en faisant une bonne action !

(Ils sortent, tous les trois.)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, *à Julie.*

En vertu de mon seing, et du seing du Notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me punisse et m'abîme à l'instant
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur; et je vous jure aussi, de mon côté....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne, le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très-grand tort! S'il n'a plus rien à craindre

Dans ses égaremens qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu:
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu!

JULIE.

Tant mieux pour lui!

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors, ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs.
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et, s'étant convaincu que le siecle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même, il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage;
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher!

JULIE, *vivement.*

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa Terre est à moi,
Ses bijoux, son argent; j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi!
J'en suis charmé, ravi!

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme!

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pu?...

JULIE, *l'interrompant.*

Tantôt vous saurez notre histoire
Elle vous surprendra... Mais, voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égaremens.
Vous donnerez matiere à des événemens

Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner !

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre.
Mais, il est des momens où l'on doit se contraindre,
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCENE II.

CLÉON, GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON, *à part, en entrant avec précipitation.*

(*Appercevant Julie et le Baron.*)

Je veux voir si mon oncle.... Encor dans ma maison
Le Baron et Julie ! . . Ah ! que je vais entendre
De beaux sermons ! ... Je suis en train de me défendre
Et de leur dire, à tous, leur fait, en quatre mots !

GÉRONTE, *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON, *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute!

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté, plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'est parler cela!

JULIE, *à Cléon.*

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? Vous trois; et j'étois assez sot pour vous craindre!
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais, contre ma foiblesse on m'a bien affermi!

GÉRONTE.

Vertubleu! mon neveu, comme vous êtes brave!

CLÉON.

Oui, je leve le masque et cesse d'être esclave!

LE BARON, *à Géronte.*

Il prend le mors aux dents!

CLÉON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence!

Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit !...
(*A Géronte et au Baron.*)
Vous m'entendez, Messieurs ?

GÉRONTE.

Ah ! fort bien !

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens ! et....

CLÉON, *l'interrompant.*

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai ! ....
(*A Géronte.*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir j'ai le cœur trop sincere !...
(*Regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mystere,
Pour aller à ses fins, sous un masque trompeur :
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur !...
(*A Julie.*)
Vous m'entendez, Madame ?

JULIE, *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille !

GÉRONTE, *à Cléon.*

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille !

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous !

GÉRONTE.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord !

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paroître entiché de ce vice
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse.
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse:
Quiconque en fait usage avec eux va de pair;
Et pour paroître grand il faut prendre un grand air!
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modele, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge!

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, *au Baron.*

Il parle comme un livre, et raisonne si bien
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien!

CLÉON.

C'est un pesant fardeau, dont je veux vous défaire!

GÉRONTE.

Non, je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur!

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez!

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure!
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il faut en convenir;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

LE BARON.

Tout de bon!

GÉRONTE, *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé!
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune....
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune....

(*Ils s'embrassent.*)

Adieu, mon doux neveu; tenez-vous en gaîté.
...ez, taillez, rognez, en pleine liberté.

Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire !

CLÉON,

Quoi ! sérieusement vous n'êtes plus fâché ?

GÉRONTE.

Plus du tout ! Vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence !
J'étois un idiot, un buffle, un animal ;
Dès demain, je régale, et je donne le bal.

LE BARON, *à Cléon.*

Et j'y danserai !

JULIE, *à Cléon.*

Moi, j'en veux être la Reine.

GÉRONTE.

(*Montrant Cléon.*)

C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,

(*A Cléon.*)

Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu.
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie !

(*Il sort, avec le Baron.*)

SCENE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

PAR un ton si nouveau je suis déconcerté !

JULIE.

Eh ! quoi, vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte !

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Etes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi
Votre oncle vous blâmoit; il reconnoît sa faute:
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts.
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer, par-là, sensible à vos bienfaits.

Je vous ai rebuté par mon humeur austere ;
Quand vous vous en vengez c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE, *l'interrompant.*

L'inconstance est permise,
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi ; je le dois avouer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer !

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance,...

JULIE, *l'interrompant.*

Je la vois, je vous jure, avec indifférence !

CLEON.

Mais, au fond, vous m'aimiez ?

JULIE.

Eh ! mais, oui ; je le croi.

CLEON.

Et vous aviez, de même, un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, *en soupirant.*

Vous aimez Cidalise ?

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit !

JULIE.

Et l'amour le suivra ?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite!

JULIE.

Je le souhaite aussi!

CLÉON.

Vous serez satisfaite !

SCENE IV.

CIDALISE, CLÉON, JULIE.

CIDALISE, *à Cléon.*

On vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

JULIE.

Non ... puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace !

JULIE.

Vous voyez ? je suis bonne !

CIDALISE.

Eh ! pas trop .. Entre nous,
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous ?

JULIE.

Ah ! mon Dieu ! point du tout ! je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidele, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat !

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balanse pas, il suit ce qui lui plaît ;
Mais il aime, du moins, sans aucun intérêt !

CLÉON, *à toutes deux, en se mettant entr'elles.*

Eh ! Mesdames, cessez....

JULIE, *l'interrompant, à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame intéressée.
Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, et vous connoîtra mieux !

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage

De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage !...
Si les dons de Cléon...

CLÉON, *l'interrompant.*

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours !

CIDALISE, *montrant Julie.*

Mais je croi
Que je puis lui répondre ?

CLÉON.

Oui ; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment ! vous exigez !a...

CLÉON, *l'interrompant.*

Moi ? je n'exige rien...
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE, *montrant Cléon.*

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance !
Votre triomphe est beau ! chacun vous l'envîra ;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira !

(Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCENE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'AUTANT qu'il lui plaira? .... Je la trouve plaisante !
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! de grace ! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc ! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légere offense !

CIDALISE.

La priere, sans doute, a de quoi me flatter! ....
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter ?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révere et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCENE VI.

CARTON, CLÉON, CIDALISE.

CARTON, *à Cléon.*

Toujours des pour-parlers? Nous ne jouerons
donc point?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, *à Cléon.*

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver?... Mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

On l'en punira;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera!

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidé par l'amour, courons à la fortune!
(*Elle lui donne la main, et elle passe, avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, *seule.*

O Ciel ! vit-on jamais un revers plus funeste ?
Pauvre Cléon ! tu viens de jouer de ton reste ;
Te voilà ruiné, sans ressource !... Le sort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie !

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Eh ! bien, a-t-on fini cette grande partie ?
Ma fille en étoit-elle ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur ?

FINETTE.

Épouvantablement !

LE BARON.

L'expression est neuve ;

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez vous m'étonneriez peu.
Ma Maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et, par cent traits malins, l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, et plus on la railloit ;
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée, en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire, en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Hé bien, a dit Madame, il faut vous satisfaire.
» Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire.
» Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très-piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi ; toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente Maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.

Enfin,

Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué;
Et, jusqu'à quatre fois, elle l'a débanqué!

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable!

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et, jettant sur Julie un regard furieux:
« Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux! »
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit, sans marquer ni tristesse, ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement
Que l'on vient la prier, avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma Maîtresse attendrie
Ne sait quel parti prendre, et balance long tems.
Un messager pressant vient d'instans en instans.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
» Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups
» J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous.
» Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
» Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu;

LE BARON.

De quel jeu parles-tu ?

FINETTE.

C'est au Trente et Quarante
Que Cléon a trouvé sa fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Ils tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où, pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen;
Car tout est à Madame, et Cléon n'a plus rien!

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable!
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon! Ma rivale en fureur
Est, encor plus que lui, sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespere.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colere,

Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde ;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, graces au Ciel, mon triomphe est parfait!
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet ;
Si tous ces grands amis, qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté, quand il étoit heureux,
Et si j'ai, de tout tems, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, sur-tout, est ce qui m'intéresse:
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs ;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte...
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet événement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COMMENT prétendez vous user de la victoire ?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi ! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux !

FINETTE.

Plus doux ? Vous me semblez bien âpre à la vengeance !
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance ?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion !

JULIE.

Le tems amene tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire !
Se peut-il que sur vous vous ayiez tant d'empire ?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur ?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même :
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime !

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité !

JULIE, *en souriant.*

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité ;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche ?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra, par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remedes trop doux
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grace !...
(*Appercevant Cléon.*)
Laissez-moi faire ; il vient.

SCENE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *d'un air furieux, parlant à quelqu'un, dans la coulisse, et qu'on ne voit pas.*

Non, ne me suivez pas:
Je veux lui parler seul.

FINETTE, *bas, à Julie.*

Fuyez, doublez le pas;
Il est hors de lui-même!

CLÉON, *à Julie, qu'il voit vouloir l'éviter, et qu'il arrête.*

Un moment d'audience.
Eh! quoi, d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate! .... Eh! bien, me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez!

JULIE.

Le sort....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous triomphez, ingrate!
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespere, est un charme pour vous!
J'écoute mon respect: il retient mon courroux;

Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée!
Vous n'aimiez point Cléon; vous adoriez son bien!
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien!
Je vais à mes amis demander un asile;
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille,
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais!
Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console;
Et j'espere....

(*Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.*)

SCENE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort .... sans dire une parole!
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris!

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi! je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallument ma furie?

SCENE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, *à Cidalise.*

AH! Madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur!
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains, pour n'en sortir jamais?

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?...
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité!

CLÉON.

Je vais la détester!...
Désormais tout à vous, j'ose vous protester....
(*Voyant que Cidalise a un air contraint et embarrassé.*)
Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, *montrant Finette.*

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,

Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
(*Feignant d'hésiter.*)
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Si je vous le révele,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achevé ?... Il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore ?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous ? son oncle l'abandonne !

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah ! ne le croyez pas ; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé, pour se venger de vous ;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux !

CLÉON.

Quoi donc ?

FINETTE, *d'un air affligé.*

Le méchant oncle !... Ah ! quelle ame traîtresse !
Quel fourbe ! il assassine, au moment qu'il caresse !...
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs, d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entiere,
En vous déshéritant, d'une indigne maniere ;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique !

CLÉON.

Julie ?... A-t-elle pu pousser l'indignité ?...

FINETTE, *l'interrompant, en prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre Terre aussi, que vous avez vendue...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa Terre ?

FINETTE, *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché...
(*A Cléon.*)
Mais, si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante !...
(*Feignant d'hésiter.*)
Ma Maîtresse...

CLÉON.

Poursuis ?

FINETTE, *hésitant encore.*

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh! bien ?

FINETTE.

A fait, sous main, cette acquisition.
Votre Terre est, Monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide! au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'appaiser...

FINETTE, *l'interrompant, en soupirant.*

Ah ! c'est un cœur de roche :
Elle convoite tout, et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présens, et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable !...
Adieu... j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
(*Montrant Cidalise.*)
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

(*Elle s'éloigne, les contemple quelque tems, et sort en souriant, avec malice.*)

SCENE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

EH ! bien, vous le voyez, ma disgrace est complette ?

CIDALISE, *brusquement.*

Oh ! rien n'y manque !

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite ;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux !...
Juste Ciel ! ah ! sans vous que je serois à plaindre,
Madame !... A mon malheur rien ne sauroit atteindre ;
Mais, puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asyle,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un air froid et embarrassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur ;
Mais je ne suis pas libre, et dépens d'un tuteur,

Qui

Qui dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON, *l'interrompant.*

Le trait est généreux!
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie!...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs! ..

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton de hauteur.*

Ah! Cléon, finissez!..
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

LE MARQUIS, CLÉON, CIDALISE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Bon soir, Cléon. J'accours, pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grece, en méprisant le bien,
Te voilà vraîment libre et vis-à-vis de rien.

Parbleu ! j'en suis ravi !... Même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble !

CLÉON, *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'insulter ?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi !
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi...
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie...
Tu nous prêtois ? Ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misere,
Mais ne dégradent point leur noble caractere.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer....
C'est à quoi je me fixe ; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne!

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?

LE MARQUIS.

De l'honneur ?... On n'en a qu'autant qu'on fait figure....

(*Montrant Cidalise.*)
Ah ! je vois ce que c'est. Madame te rassure ;
Tu crois...

CLÉON, *l'interrompant.*

Non ; mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable ;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? lui, te traverser ?... Pitoyable défaite !
C'est un vieux idiot, un homme qui végete,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, *à Cidalise.*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE, *montrant le Marquis.*

Écoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins, par intervalle.. Ah ! je vous connois bien...
(*En montrant Cléon.*)
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien ;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire !

CIDALISE, *ironiquement.*

Il n'a qu'à se former sur votre caractere,
Il ne sauroit manquer !

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera ;
Et les avis d'un fou pourroient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh ! bien, pour son repos, je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur, qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais ! et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin ; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit !
Vous m'aviez aveuglé ; vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue !

CIDALISE, *ironiquement.*

J'aime ce ton tragique ; il vous sied à ravir !...
Dans vos besoins urgens il pourra vous servir !...
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse, en paix, méditer votre rôle !

(*Elle sort, d'un air dédaigneux.*)

SCENE X.

CLÉON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cette scene m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais, sur le champ, en informer ma sœur.
(Il fait quelques pas pour sortir.)

CLÉON, *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée!

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arriere pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.
(Il sort.)

SCENE XI.

CLÉON, *seul.*

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne!

SCENE XII.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, *et plusieurs autres convives ;* CLÉON.

ARSINOÉ, *à Bélise, en montrant Cléon.*

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne :
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi ! déshérité,
Après qu'il s'est perdu ? C'est trop, en vérité !

ARAMINTE, *à Cléon.*

Ah ! mon pauvre Cléon. que venons-nous d'apprendre !
J'en ai presque pleuré !

BÉLISE, *à Cléon.*

Je n'ai pu m'en défendre ;
Et votre sort me fait, vraîment, compassion !

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection !

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épulser sa rage :
Le remede à cela c'est d'avoir bon courage !

FLORIMON, *à Cléon.*

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc....
Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déja partie !

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie !

BÉLISE, *à Cléon.*

C'est jouer bassement !

ARAMINTE, *à Cléon.*

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer !

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Pour moi, je la croyois tendre et compatissante ;
Mais je me trompois bien !... Je serai plus constante....

(*A Cléon.*)

Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai ;
N'en doutez point !... Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

CLÉON, BÉLISE, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, *et les autres convives.*

BÉLISE, *à Cléon.*

J'AI pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens!...
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime!
Adieu!... Consolez-vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

CLÉON, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, *et les autres convives.*

CARTON, *à Cléon.*

OUI, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Comptez toujours sur moi.

(*Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté de Florimon.*)

SCENE XV.

CLÉON, FLORIMON.

CLÉON.

COMMENT ! dans mon malheur, voilà donc ma ressource ?
On me fait compliment, et puis on prend sa course !...
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misere ?
On les plaint, tout au plus ; et l'on croit beaucoup faire !

CLÉON.

Ce sont-là les amis qu'on espere trouver ?
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, *l'interrompant brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(Il sort.)

SCENE XVI.

CLÉON, *seul.*

AH ! le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider !... Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur ?

SCENE XVII.

LE COMTE, CLÉON.

CLÉON, *allant au-devant du Comte, qui veut l'éviter.*

CHER ami ! savez-vous jusqu'où va ma disgrace ?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi ! pensiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah ! que je m'abusois !... J'en suis au désespoir !

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.

Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé, jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvoit tout chez vous : on n'y trouve plus rien ;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien...
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

LE COMTE.

Moi ?... j'étois comme un autre au rang de vos flatteurs....
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre misere,
Chacun à votre égard va devenir sincere.

CLÉON.

Eh ! quoi, m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité ?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai.. je ne suis pas un sot...
On m'a berné, pourtant, comme un franc idiot....
Les plus fins sont trompés ; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitois, de concert avec elle ;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle,
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le Ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis ? Tout n'est que fausseté !
Qui croit s'en garantir, grossiérement s'abuse ;
Elle regne par-tout, et voilà mon excuse....
Adieu !

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

SCENE XVIII.

CLÉON, *seul.*

JE ne dis rien, car je suis confondu !

SCENE XIX.

PASQUIN, *entrant d'un air affligé;* CLÉON.

CLÉON.

QUE viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...
Ce fripon d'Intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets, vient de plier bagage,
(*Tirant de sa poche un papier, qu'il lui présente.*)
Et n'a laissé chez lui que ce Billet ouvert.

CLÉON, *prenant le Billet.*

(*A part.*)
Donne... Pour me trahir tout paroît de concert...

(Ouvrant le billet et le parcourant des yeux.)

Lisons... C'est à Gripon que ce Billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse ..
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement!..
Ah ! qu'il vient à propos en ce fatal moment!...

(Il lit.)

« Voici pour votre Maître une triste nouvelle :
» Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
» Par une aventure cruelle,
» Vient de faire naufrage, en approchant du port. »

(A part, après avoir lu.)

Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête?
Et mon dernier espoir périt dans la tempête !...
Mer barbare et perfide, autant que mes amis !...
Que vais-je faire? ô Ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLÉON.

Va-t-en trouver Julie,
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, *sanglottant.*

L'affaire est faite, on vient de les congédier!

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine ...
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort!

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... je suis un misérable!

PASQUIN.

Le peu que je possede...

CLÉON, *l'interrompant, à part.*

Ah! ce trait-là m'accable!...
Voilà le seul ami qui me demeure!... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!...
(*A Pasquin.*)
Va-t-en... Laisse-moi seul au fond du précipice...

(*Montrant un fauteuil.*)

Donne-moi ce fauteuil... C'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, *lui prenant la main, et la lui baisant.*

Mon cher Maître !

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras !

(*Pasquin lui approche un fauteuil, et puis se retire.*)

SCENE XX.

CLÉON, *seul, se jettant dans le fauteuil.*

INUTILES remords !
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive?

SCENE XXI et derniere.

JULIE, *entrant doucement et écoutant, d'abord, dans le fond;* CLÉON.

CLÉON, *se croyant seul.*

Je suis abandonné, trahi, déshérité;
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité !...
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous... Mais, vous, mais, vous, Julie!
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?...
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abîmé,
Devroient-elles!... Jamais vous ne m'avez aimé!
L'effet confirme trop un si juste reproche...
Jouissez de ma mort; je la sens qui s'approche....

(*Il se leve, et tire son épée.*)

Qu'elle vient lentement!... Il faut la prévenir;
Et, grace à ma fureur, mes tourmens vont finir!...

(*Il veut se frapper.*)

JULIE, *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O Ciel ! c'est vous, Julie?
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien !

JULIE.

Ingrat ! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée !
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver ;
Et vous ai tout ravi, pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remede.
Vous êtes maître encor de ce que je possede.
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre, avec transport !...
Il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime ;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre, lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi ;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi !

CLÉON, *se jettant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie !... ah ! vous me percez l'ame !...
J'adorois vos appas, votre vertu m'enflamme !
Elle me fait mourir de honte et de regret !

JULIE, *le relevant.*

Levez-vous.. Grace au Ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...

Allons chercher mon pere.... Instruit de mon dessein,
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé !... Mon frere rentre en grace.
De nos divisions la discorde se lasse ;
Un Ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête, enfin, nous a mis dans le port !

CLÉON, *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage !
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens !

FIN.

LE
TAMBOUR NOCTURNE,
OU
LE MARI DEVIN,
COMÉDIE ANGLOISE,
Accommodée au Théatre François,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Philippe

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

PRÉFACE.

JE me garderai bien d'imiter ici la plupart des meilleurs Écrivains Anglois, principalement leur fameux Dryden, qui, après s'être enrichis aux dépens de nos Auteurs, font une longue Préface pour les critiquer et pour les tourner en ridicule, ou prennent le parti de ne les point citer, pour ne faire nulle mention de ce qu'ils ont emprunté de leurs Ouvrages.

Pour moi, j'avouerai franchement que celui-ci n'est point de mon invention, et que c'est plutôt une traduction libre qu'une production de mon esprit. La plus grande part que j'y puisse prétendre, c'est d'y avoir fait beaucoup de changemens pour le mettre en état de se soutenir sur notre Théatre, et de n'y point paroître trop étranger.

Malgré cette liberté que j'ai prise, et que j'ai pu prendre, je crains qu'on ne trouve encore dans cette Comédie bien des traits, des

actions et des incidens d'un goût peu conforme au nôtre. Je doute qu'on se prête facilement au caractere singulier de l'Intendant et à l'excessive ivrognerie des autres domestiques qui sont introduits sur la scene. J'ai francisé le Petit-Maître Anglois, autant que je l'ai pu, mais je sens qu'il n'a point encore la légere fatuité des nôtres.

Cependant, de toutes les Pieces Angloises que j'ai lues, ou que j'ai vu représenter sur les Theatres de Londres, celle-ci, sans contredit, approche le plus de nos Comédies, par la conduite et par les mœurs. Elle est de feu M. Addisson, l'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits, de nos jours, et l'homme de son pays qui avoit le moins d'aversion pour le Théatre François. Il souhaitoit même que les Auteurs Dramatiques, ses compatriotes, se défissent de leurs excessifs préjugés en leur faveur, et contre nous, afin d'imiter, au moins, notre exactitude et les bienséances que nous gardons sur la scene. Il voulut, lui-même, en donner l'exemple, et ce fut à ce dessein qu'il fit une Comédie

intitulée *The Drumer*, ou *Le Tambour*, qui est l'original de celle que je donne au Public ; mais il n'osa la risquer de son vivant, et elle n'eut qu'un médiocre succès après sa mort. Il seroit à souhaiter, pour sa gloire et pour notre plaisir, qu'il eût fait choix d'un sujet moins trivial. Je suis persuadé néanmoins que sa Piece étoit digne d'un meilleur sort, quoiqu'elle eût des défauts essentiels, pour les Spectateurs de son pays ; trop de simplicité et de régularité, et trop peu d'incidens ; trop de sagesse dans les mœurs, dans les principaux caracteres et dans le dialogue, car il est presqu'impossible d'exprimer les énormes libertés que les Acteurs comiques se donnent en Angleterre. Ils ignorent, ou plutôt ils méprisent les trois unités, et se moquent de nous, qui les observons si soigneusement. Loin de se borner à une seule action, trois ou quatre à peine leur suffisent ; à peine y distinguerez-vous la principale, souvent étouffée par les épisodiques, avec lesquelles elle n'a point, ou presque point de rapport, ni de liaison ; en sorte que les Auteurs et les Spectateurs ai-

ment également à changer d'objet, et n'en trouvent aucun qui mérite de dominer, ni de les fixer, croyant que toute regle est une servitude, à laquelle il seroit ridicule de se soumettre. Non-seulement la scene change à tous les actes, mais souvent plusieurs fois dans le même acte ; d'où il s'ensuit que les Décorateurs Anglois sont encore plus en mouvement que les Acteurs. Cependant, on trouve dans ces Comédies des choses excellentes ; beaucoup d'esprit, des caracteres plaisans, bien soutenus, bien variés et d'une vérité qui frappe ; les mœurs du pays si naturellement dépeintes, qu'il est impossible de les appliquer à d'autres Nations ; un dialogue vif, agréable, énergique, élégant, très-comique. La satyre la plus piquante y domine ; elle y attaque tout, et ne respecte rien, pas même le beau sexe, qui souvent est l'objet de ses traits les plus effrénés. Le ridicule y est merveilleusement copié. Le vice n'y est que trop bien représenté ; mais on l'y représente comme une mode suivie par les gens d'esprit et de bon goût : c'est le bon air des principaux personnages ; en un mot, nulle

bienséance. La pudeur la moins austere y trouveroit de quoi s'alarmer, et c'est ce qui a toujours causé ma surprise, lorsque j'ai vû des Dames vertueuses et modestes assister souvent à des Pieces si licencieuses : tant il est vrai que tout n'est qu'habitude, et que la vertu même peut s'accoutumer à souffrir qu'on lui manque de respect, pourvu qu'elle ait la foible ressource d'en rougir sous un éventail.

On ne verra point ces libertés si blâmables dans la Comédie que je donne au Public. L'illustre M. Addisson, qui en est le véritable Auteur, étoit l'homme du monde qu'elles révoltoient le plus ; et si sa voix eût suffi pour rappeler les bienséances (il me l'a dit, lui-même, et on le voit par ses écrits) le Théatre Anglois en seroit le plus scrupuleux observateur. Il faut même rendre justice aux meilleurs Écrivains d'Angleterre ; ils pensent aujourd'hui comme pensoit M. Addisson ; et quelques-uns d'entr'eux viennent de faire paroître une élégante et fidelle traduction des Œuvres de Moliere, qu'ils ont ornée d'une Préface, très-savante et très-judicieuse, dans laquelle ils ren-

dent toute la justice que nous rendrions, nous-mêmes, à ce grand homme, et saisissent l'occasion de s'élever avec toute la force et le courage possibles contre l'irrégularité et l'extrême licence du Théatre Anglois, n'oubliant rien pour engager les Auteurs qui s'y distinguent à se réformer sur l'excellent modele qu'ils leur présentent. Si ce généreux effort peut réussir, j'ose dire, à la louange de la Nation Angloise, qu'elle est capable d'égaler dans le dramatique tous les plus célebres Auteurs, anciens et modernes; ce qu'il me seroit très-facile de prouver démonstrativement, si j'avois le loisir de traduire les Œuvres de Ben-Johnson, de Dryden et de Congréve.

NOTE

DES RÉDACTEURS.

NOUS avons donné le sujet, les jugemens et anecdotes de cette Comédie, de même que ceux de celle du *Dissipateur*, dans le *Catalogue des Pieces de Destouches*.

PERSONNAGES.

LE BARON DE L'ARC.
LA BARRONNE, épouse du Baron.
LE MARQUIS DU TOUR, amant de la Baronne.
LEANDRE, autre amant de la Baronne.
Madame CATAU, Femme-de charge du Château.
M. PINCÉ, Intendant du Baron.
LA RAMÉE, Sommelier.
Maître PIERRE, Cocher.
Maître NICOLAS, Jardinier.
LA JONQUILLE, Laquais de la Baronne.

La Scene est dans un vieux château, appartenant au Baron.

LE TAMBOUR NOCTURNE, OU LE MARI DEVIN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(La Scene représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.)

SCENE PREMIERE.

LA RAMÉE, Maître PIERRE, Maître NICOLAS.

(Ils sont à table et buvant.)

LA RAMÉE.

OH ça ! mes amis, divertissons-nous. Madame la Baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner; car il fait le plus beau tems du monde!

il pas ici dans le château? Crois-tu qu'il pût battre le tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ses bras et ses mains?

Maître PIERRE, *à Nicolas.*

M. de la Ramée a raison, notre Maître revient en corps et en ame.... (*On frappe*) Ah! quel bruit est-ce que j'entends? C'est lui-même! c'est le diable!...

(*Il veut se cacher sous la table.*)

Maître NICOLAS, *effrayé.*

A-peu-près.... C'est Madame Catau.

SCENE II.

Madame CATAU, LA RAMÉE, Maître PIERRE, Maître NICOLAS.

Madame CATAU, *aux trois domestiques.*

EH! bien, que font-là ces ivrognes? Ils ne sont pas contens de boire nuit et jour; il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de Madame?

LA RAMÉE, *buvant.*

A votre santé, Madame Catau!

Maître NICOLAS, *buvant, à Madame Catau.*

Et rasade!

Maître PIERRE, *buvant, à Madame Catau.*

Tope!

Madame CATAU.

Quelle insolence !.. Quelle vie ! quel désordre ! Est-il tems, Messieurs les coquins ! de faire ce train-là dans le moment que des personnes de qualité arrivent au Château ?.... (*A la Ramée.*) Allez mettre le couvert, M de la Ramée.... (*A Maître Pierre.*) Allez donner l'avoine à vos chevaux, Maître Pierre.... (*A Nicolas.*) Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, Maître Nicolas ?

LA RAMÉE.

Comme nous nous sommes trouvés, tous trois, de loisir, que pouvions-nous faire de mieux que d'essayer, en buvant, si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'Esprit ?

Maître NICOLAS, *à Madame Catau.*

Car voyez-vous, Madame Catau, je sommes tous trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est ivre.

Madame CATAU.

Oh ! les poltrons ! Ce sont eux, qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce Château de réputation, et sont cause que mille gens y accourent, de toutes parts. Les marauds s'effrayent, sans raison, et inspirent la frayeur à tous nos voisins.

Maître NICOLAS, *à la Ramée, et à Maître Pierre.*

Je nous effrayons, dit-elle !... (*A Madame Catau.*) Jarnigué ! je ne crains rien; entendez-vous, Madame Catau ? J'aurois peur d'un tambour, moi ? Eh ! morgué ! c'est un vrai tambour de milice !

attention) Ma foi ! plus je vous considere, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit que vous ressembliez à feu M. le Baron, comme si vous eussiez été son frere jumeau.

LEANDRE.

Si je n'étois pas son frere, au moins, étois-je son cousin On se ressemble de plus loin, comme tu sais? D'ailleurs, la précaution que j'ai eue, de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblance!... Mais, raisonnons un peu. Tu sais que j'aime passionnément ta Maîtresse, et qu'elle m'a défendu de paroître devant-elle, parce que j'ai osé lui parler de mon amour?

Madame CATAU.

Oui, je le sais, et qu'elle croit que le dépit vous a fait retourner à Paris.

LEANDRE.

J'allois partir, en effet, quand le petit fat de Marquis arriva. La jalousie me fit résoudre à rester, pour trouver les moyens de le bannir d'auprès d'elle, et c'est pour cela que j'ai pris le parti de faire l'Esprit.

Madame CATAU.

Vous me devez, il est vrai, cette idée.... Cependant, n'êtes vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma Maîtresse pour trois cents pistoles que vous m'avez promises?

LEANDRE.

Je te les promets encore, si je puis parvenir au but où j'aspire.

Madame CATAU.

Ma foi! quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là!

LEANDRE.

Pas si modique!

Madame CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presque à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LEANDRE.

Oh! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse!

Madame CATAU.

Non, je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LEANDRE, *tirant une bourse de sa poche, et la lui donnant.*

Eh! bien, les voilà. Cela mettra-t-il ta conscience en repos?

Madame CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LEANDRE.

Dieu soit loué!



Madame CATAU.

Ecoutez, Monsieur, ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aie jamais servi personne, sans m'être fait bien payer.

LEANDRE.

Oh! je te crois!..... Mais, revenons à notre affaire. La Baronne est-elle bien persuadée que je sois l'Esprit de feu son mari?

Madame CATAU.

Au moins, puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis, à tout moment, que son mari revient exprès de l'autre monde pour l'empêcher d'épouser le Marquis en secondes nôces.

LEANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plutôt, car je commence à me lasser du personnage que je joue, depuis quinze jours, et de courir toutes les nuits dans ce vieux Château, comme un vrai lutin. Je risque beaucoup!

Madame CATAU.

Eh! que risquez-vous? Si quelqu'un s'avisoit de vous suivre, n'avez vous pas une retraite sûre en cet endroit? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le

connoisse,

connoisse, et ce n'est que par un pur hasard que je l'ai découvert.

LEANDRE.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre, je veux en sortir, dès que j'aurai chassé d'ici ce fade Courtisan, dont je suis jaloux, et que j'aurai mis ta Maîtresse dans la nécessité de m'épouser, en le lui ordonnant, sous les traits du défunt. Je crois que le Marquis, tout intrépide qu'il affecte de paroître, aura belle peur quand il me verra sortir au travers du mur!.... Je suis résolu de faire mon apparition ce soir, au plus tard.

Madame CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son effet.... (*Entendant frapper à la porte de l'appartement.*) Mais, on frappe.... Rentrez au plus vîte.

(*Léandre rentre dans le lieu d'où il est sorti. Madame Catau va ouvrir la porte.*)

SCENE V.

LA BARONNE, Madame CATAU.

Madame CATAU.

AH ! Madame, est-ce vous qui frappiez si fort? Le cœur me bat!... Vous m'avez fait une frayeur mortelle! J'ai cru que c'étoit l'Esprit qui jouoit de son tambour!

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin, avec le Marquis. Il a employé toute son éloquence à me convaincre que l'histoire du tambour est un conte des plus ridicules.

Madame CATAU.

C'est un petit impertinent de médire des Esprits. Ils pourroient bien se venger de lui!.... En vérité, Madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites qui troublent le repos de M. votre mari, et qui l'obligent à revenir de l'autre monde!

LA BARONNE.

C'est ce que je ne saurois croire.

Madame CATAU.

Cependant, ce n'est que depuis que le Marquis vient dans ce Château que ce maudit tambour fait tant frayeur. Tant que Léandre vous a fait

l'amour ; on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE, *à part.*

Je m'apperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur ? Mais elle n'y réussira pas !... (*A Madame Catau.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre ?

Madame CATAU.

C'est que je suis sûre qu'il vous convient; et vous l'auriez épousé, en secondes nôces, si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t-il pour vous plaire ? Il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux, comme votre Marquis. C'est un homme plein d'honneur et de sentimens, et qui vous aime de tout son cœur !.... Ah ! le pauvre garçon ! qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, et la douleur que vos mépris lui causoient ! Sur mon Dieu ! il poussoit des soupirs qu'on auroit entendu de deux cents pas ! Enfin, je voudrois être aussi sûre de gagner.... trois cents pistoles que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, et je l'ai considéré comme mon ami, jusqu'au moment où je me suis apperçue qu'il vouloit être mon amant; mais son amour, dont il a osé me parler, m'a révoltée contre lui.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous ne sauriez croire combien je me suis diverti, depuis que je vous ai quittée!

Madame CATAU, *bas, à la Baronne.*

Cela est obligeant pour vous! Est-ce encore-là un air de Cour?

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vos domestiques ont converti mon valet-de-chambre. Il ne croyoit point aux Esprits : il en est présentement si effrayé que je crois que le coquin n'osera plus porter mes billets, dès qu'il sera nuit!

LA BARONNE.

Ah! Ciel! que de jolies femmes vont se désespérer!

Madame CATAU, *au Marquis.*

Vous croyez donc, Monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château n'est pas une chose effroyable? Demandez à Madame; elle l'a entendu, elle-même?

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

Madame CATAU.

Mort de ma vie! Monsieur, vous ne nous ferez

pas croire que les oreilles nous cornent, à tous tant que nous sommes ici!

LE MARQUIS, *riant encore plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

Madame CATAU, *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là!... (*Bas, à la Baronne.*) Ce ris mocqueur est fort respectueux, Madame, en vérité!

LA BARONNE, *au Marquis.*

Mais, que direz-vous encore quand je vous aura protesté que la nuit derniere le bruit de ce tambour m'a réveillée?

LE MARQUIS.

Chimere! imagination!

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu, comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs! vapeurs!... L'oisiveté, l'ennui, la solitude vous inspirent des idées noires et des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je; et, si vous voulez me croire, j'ai un remede infaillible pour vous les guérir.

LA BARONNE.

Je laisse ces bienséances aux Dames de la Cour. Pour moi, qui ne joue point la Comédie, je parle toujours comme je pense; et je vous jure que si j'étois bien aise d'être veuve je vous l'avouerois, sans façon.

LE MARQUIS.

Quoi! sérieusement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier ?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je possede pour n'avoir pas cette fatale liberté !

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! je veux mourir si ce n'est la peur de l'Esprit qui vous fait parler de la sorte!... Je connois bien des veuves, à la Cour et à Paris; mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-tems... Sur ce pied-là, ma chere veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens!

Madame CATAU, *à part.*

Ah! je respire.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Je connois trop la foiblesse de mon sexe pour m'exposer à être parjure; mais si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du Baron!

LE MARQUIS.

Et, moi, je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours. Je vous ferez bientôt changer de sentiment!

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir!

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir!

Madame CATAU, *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Je vais l'attaquer dans les formes!

Madame CATAU, *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable; et je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre!

Madame CATAU.

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu!

LA BARONNE, *au Marquis, en entendant du bruit au dehors.*

J'entends un carosse... Finissons ces discours, et allons recevoir la compagnie.

(*Le Marquis lui donne la main : ils sortent ensemble, et Madame Catau s'en va d'un autre côté.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

(La Scene représente l'intérieur de l'Appartement de la Baronne.)

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, *seul, devant une table, sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-JE rien oublié ?... Non... Plus je relis mon mémoire, plus je me persuade que la dépense de ce mois excede beaucoup celle des mois précédens.... Ce n'est pas ma faute, et j'ai trois raisons pour me justifier auprès de Madame. La premiere, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible ; la seconde, c'est que l'Esprit attire ici, avec son tambour, une infinité de curieux, que l'on régale ; la troisieme, c'est que...

(Il est interrompu par l'arrivée de La Jonquille.)

SCENE II.

M. PINCÉ, LA JONQUILLE.

LA JONQUILLE, *présentant une Lettre à M. Pincé.*

MONSIEUR, voici une Lettre, qu'une personne inconnue vient d'apporter pour vous, et qu'on m'a recommandé de vous remettre, en main propre.

M. PINCÉ, *mettant ses lunettes, prenant la Lettre, et en regardant le dessus.*

De qui peut être cette Lettre? elle n'a point d'adresse!

LA JONQUILLE.

Non, mais l'homme de qui je l'ai reçue m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M. PINCÉ, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystere.... (*A La Jonquille.*) Va-t-en, La Jonquille.

(*La Jonquille sort.*)

SCENE III.

M. PINCÉ, *seul, et ôtant ses lunettes.*

OUVRIRAI-je cette Lettre avant que de relire mon Mémoire, ou relirai-je mon Mémoire avant que d'ouvrir cette Lettre? Je trouve plusieurs raisons pour et contre. D'un côté, l'ordre que Madame m'a donné de l'attendre ici, dans son appartement, et d'y préparer mes comptes; de l'autre, la curiosité, qui me presse, et à laquelle je ne puis résister .... Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte; ouvrons.... (*Il remet ses lunettes pour lire la Lettre, qu'il ouvre.*) Ciel! que vois-je? En croirai-je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes? C'est l'écriture de mon Maître, de mon cher Maître. Je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre! Il faut que je baise cette Lettre, avant que de la lire.

(*Il ôte ses lunettes, baise plusieurs fois la Lettre, essuye ses yeux, remet ses lunettes, et lit.*)

» Mon cher Monsieur Pincé,

» Comme vous m'avez élevé, dès ma plus tendre
» enfance, et que vous avez été mon Précepteur et
» mon Gouverneur, avant que je vous fisse mon
» Intendant, vous êtes celui de mes domestiques en
» qui j'ai le plus de confiance; et je vais vous en
» donner une preuve bien évidente. Je me flatte
» que vous serez charmé d'apprendre que je suis

» encore en vie, et que j'irai vous trouver dans
» une demi-heure. Le bruit qui a couru que j'avois
» été tué en Flandres, l'année passée, a produit,
» ce me semble, quelque désordre dans ma famille.
» Je suis curieux de m'en éclaircir, par moi-même,
» et c'est à quoi je veux travailler, de concert avec
» vous. Si un vieux homme, portant une longue
» barbe blanche, demande à vous parler, ne man-
» quez pas de le faire entrer sur le champ. Il passe
» pour Devin, et même pour Sorcier, depuis quel-
» ques jours, dans ce voisinage; mais c'est votre
» Maître et votre bon ami. »

» LE BARON DE L'ARC. »

(*Après avoir lu la Lettre, et ôtant ses lunettes.*) Je suis dans le dernier étonnement!... Mais, je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher Maître n'est point mort. Premiérement, parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre; secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée; troisiémement, parce que cette Lettre est écrite de sa main, et qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort; quatriémement....

(*Il est interrompu par l'arrivée de La Ramée.*)

SCENE IV.

LA RAMÉE, M. PINCÉ.

LA RAMÉE.

M. Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler, et dit qu'il est un grand Devin ! Je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un Sorcier. C'est bien la plus vilaine et la plus horrible figure que j'aie jamais vue !

M. PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir ?

M. PINCÉ.

Assurément !

LA RAMÉE.

Ma foi ! Monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez ! Que sait on ? s'il alloit jetter quelque sort sur vous !

M. PINCÉ.

Va, va, je le connois. C'est un savant, qui devine le passé, le présent et le futur. Il a du crédit en Enfer ; mais il est bon homme !... Va-t-en le chercher.

(La Ramée sort.)

SCENE V.

M. PINCÉ, *seul.*

QUATRIEMEMENT, donc, je crois qu'il est encore vivant, parce que.....

(*Il est interrompu, de nouveau, par l'arrivée du Baron et de La Ramée.*)

SCENE VI.

LE BARON, *vêtu en Devin;* LA RAMÉE, M. PINCÉ.

LA RAMÉE, *à M. Pincé, en lui présentant le Baron.*

TENEZ, Monsieur, je vous amene la fleur des Sorciers !.... (*A part.*) Quelle horrible barbe ! Il faut qu'elle ait plus de cent ans.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

OH ! ça, mon cher M. Pincé, avez-vous reçu ma Lettre ?

M. PINCÉ.

Oui, Monsieur ; mais dans ce moment...

LE BARON, *l'interrompant.*

Avant que nous entrions en matiere, commencez par fermer la porte.

M. PINCÉ, *à part, en allant fermer la porte.*

C'est sa voix !

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Est-elle sortie ?

M. PINCÉ.

Depuis un quart-d'heure, elle est à la promenade.

LE BARON, *lui donnant sa baguette à tenir pendant qu'il se débarrasse de sa longue barbe, et de sa robe de Devin.*

Tant mieux..... Tenez ma baguette.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est lui !

LE BARON.

Me reconnoissez-vous?

M. PINCÉ, *à part, après avoir mis ses lunettes pour l'examiner.*

Ce sont ses traits; c'est lui-même.... (*Au Baron.*) Oui, je vous reconnois présentement, mon cher Maître !... (*Il embrasse le Baron.*) Souffrez que je vous embrasse, et que je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir que j'en ressentis le jour que vous vîntes au monde! Hélas! pourquoi votre nom s'est-il trouvé dans toutes les listes des officiers de distinction qui avoient été tués?

LE BARON.

Sachez que, dans le fort du combat, je fus blessé et fait prisonnier; et que les ennemis qui ne vouloient point m'échanger, par des raisons qu'il est inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont resserré si étroitement, pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi, on a fait la paix, et ils m'ont relâché. Mais, ayant su qu'en France on me croyoit mort, j'ai voulu profiter de ce faux bruit pour pénétrer les sentimens de ma femme à mon égard, et pour découvrir, par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment mon dessein a bien réussi. Je veux le poursuivre. Tout ce que je crains, c'est

que la Baronne, qui se croit veuve, et qui est peut-être sur le point de se remarier, ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée?

M. PINCÉ.

Excessivement!

LE BARON.

Combien de tems m'a-t-elle pleuré?

M. PINCÉ.

Pendant trois grands jours!

LE BARON, *à part.*

Peste soit du vieux fou!.... (*A M. Pincé.*) Pendant trois grands jours? Mais, vraiement, cela est extraordinaire!

M. PINCÉ.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, qu'il y a deux sorte d'afflictions.

LE BARON, *à part.*

Cet animal-là est aussi pédant et aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions, j'ai besoin de lui.

M. PINCÉ.

Affliction de cœur; affliction de bienséance. La premiere est muette, la seconde est tumultueuse.

LE BARON.

Des jeunes gens fort aimables?.... Eh! les a-t-elle écoutées, ces proposisions?

M. PINCÉ.

Le plus gracieusement du monde!

LE BARON.

Je suis mort!

M. PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejetées.

LE BARON, *à part*.

Ah! je ressuscite..... (*A M. Pincé.*) Cependant, j'apprends que le Marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle, depuis quelques jours. Est-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence?

M. PINCÉ, *riant*.

Hé! hé! il est jeune!

LE BARON.

Plairoit-il à ma femme?

M. PINCÉ.

Il est vif!

LE BARON.

Vous êtes-vous apperçu qu'elle l'écoutât favorablement?

M. PINCÉ.

M. PINCÉ.

Il est toujours parfaitement bien mis!

LE BARON.

Seroit-il possible qu'elle soit assez folle pour vouloir l'épouser?

M. PINCÉ.

Il est bien bâti, ce pendard-là!

LE BARON, *à part*

O femmes! ô femmes! voilà quelle est votre constance; voilà le fond qu'il faut faire sur votre amour! Encore je lui pardonnerois si elle me destinoit un plus digne successeur; mais le Marquis Du Tour, mais le plus fat et le plus impertinent de tous les hommes! Ingrate, infidelle, est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Est-ce-là l'honneur que vous faites à ma mémoire?

M. PINCÉ.

Mon cher Maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort!

LE BARON, *à part*.

Que la peste t'étouffe, pédant insupportable!

M. PINCÉ.

Et que, pendant tout ce tems-là, elle n'a pas cessé

de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

LE BARON.

Quoi! sérieusement?

M. PINCÉ.

Rien n'est plus véritable!

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coiffée du Marquis!... Mais, l'histoire d'un Esprit, qui bat toutes les nuits du tambour dans ce Château, mérite que je l'approfondisse, et elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre Maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux Devin, qui se fait fort de découvrir, par son art, ce que demande l'Esprit qui revient ici, et même de le chasser de la maison.

M. PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à Madame, et je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne, comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous persuader que c'est votre Esprit qui revient ici, sera bien surprise quand elle vous reverra.... (*Riant.*) Ha! ha! ha! ha....

LE BARON.

Quoi! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là?

Allons, allons, il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse :

M. PINCÉ.

Ma foi ! je l'ai toujours soupçonné.... (*Riant.*) Hé ! hé ! hé ! hé !

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa Maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu dessein de l'épouser, et qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, et même des propositions.

M. PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, et j'espere qu'elle ne sera pas moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique !

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui se passera.

M. PINCÉ, *entendant venir la Baronne.*

J'entends Madame.... Allez m'y attendre, et je vous rejoins, à l'instant.

(*Le Baron sort, après avoir remis sa longue barbe repris sa baguette et s'être revêtu de sa robe de Devin.*)

SCENE VIII.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

LA BARONNE.

OH! ça, tandis que me voilà debarrassée des importuns, lisons un peu votre Mémoire; mais dépêchez-vous.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, Madame, une affaire pressée m'oblige à sortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver, dans le moment.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, *seule.*

EN vérité, ce qui se passe dans cette maison toutes les nuits est bien extraordinaire!... Quand j'y réfléchis, cela m'inquiette. Je ne puis croire, comme mes gens s'imaginent, que ce soit l'Esprit de mon mari qui fasse ce tintamarre, que j'ai entendu comme eux... Mais enfin qu'en penser?.... Je m'y perds.... Supposons, pour parler leur langage, que ce fût

mon mari qui revînt; quelle pourroit en être la raison? Ma conduite est irréprochable; je l'ai toujours aimé, et je sens que je l'aimerai toute ma vie. Depuis dix-huit mois que je suis veuve j'ai congédié ce nombre d'amans, de toute espece, qui se sont présentés. A l'exception du Marquis, je n'en vois aucun... Il est vrai., mais le Marquis me parle d'amour. Je l'écoute, parce que sa fatuité me divertit.... Quoi! la mémoire de mon mari seroit-elle blessée d'un amusement que j'ai cru innocent?... Cette idée me trouble, et me rend presqu'aussi foible que ceux dont j'ai blâmé les frayeurs... Allons, quoi que ce puisse être, bannissons cet étourdi, d'une maniere qui puisse l'humilier. Son imprudence et sa vanité méritent un pareil châtiment. L'Esprit même peut m'en fournir un bon moyen... (*Voyant paroître Catau.*) Mais, qu'a donc Catau? Elle me paroît bien agitée!

SCENE X.

Madame CATAU, LA BARONNE.

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il ?

Madame CATAU.

Oh ! Madame, je suis dans une colere !... Je ne saurois parler.

LA BARONNE.

Comment ! que t'est-il donc arrivé ?

Madame CATAU.

Rien ; mais ce que je viens de voir me met en fureur !

LA BARONNE.

Eh ! bien qu'as-tu vu ?

Madame CATAU.

Votre impertinent de Marquis....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Quoi ! sa vue t'agite à ce point ? Tu devrois, ce me semble, y être accoutumée.

Madame CATAU.

Moi, Madame ? Je ne m'accoutumerai jamais à ces

original-là !... Ce qu'il vient de faire mériteroit cent nasardes !

LA BARONNE.

Eh ! qu'a-t-il donc fait, voyons ?

Madame CATAU.

Comment ! il se donne déja des airs de Maître. Il prend possession du Château ; il le visite, depuis le haut jusqu'en bas ; il dispose de chaque appartement ; il s'empare de celui de feu M. votre mari ; il le trouve même trop petit, et il prétend l'agrandir ... Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence !

LA BARONNE.

Comment ?

Madame CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer le mariage !

LA BARONNE, *à part.*

Il est tems que tout ceci finisse ; cela pourroit tirer à conséquence... *(A Madame Catau.)* Va, Catau, tranquillise-toi ; je saurai rabaisser les airs de ce petit fat.... *(Voyant revenir M. Pincé.)* Voici M. Pincé ; j'ai quelques ordres à lui donner. Laisse nous.

(Madame Catau sort.)

SCENE XI.

M. PINCÉ, LA BARONNE.

M. PINCÉ.

Avez-vous le loisir, Madame, d'écouter la lecture de mon Mémoire?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais si, avec tout ce que j'ai dans la tête, je pourrai présentement vous donner beaucoup d'attention.

M. PINCÉ.

Permettez, du moins, que je vous rende compte de ce qui a été dépensé, ou consommé, la semaine derniere... Vous trouverez que cela monte un peu haut; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des Esprits!

LA BARONNE.

Cependant, je crois que les Esprits ne boivent, ni ne mangent?

M. PINCÉ, *lisant.*

(*Il met ses lunettes quand il lit, et les ôte toutes les fois qu'il parle et qu'il explique ses articles.*)

« Premiérement, une piece de vin blanc... » (*Inter-*

rompant sa lecture.) Ce n'est pas l'Esprit qui l'a bu, mais cela revient au même; car vos domestiques disent, tous, qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne du vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien ! Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de leur peur... Mais, passons.

M. PINCÉ, *lisant.*

» *Item.* Viande de boucherie, huit cents livres. »

LA BARONNE.

Huit cents livres ! Mais voilà une dissipation effroyable, M. Pincé !

M. PINCÉ.

Ma foi ! Madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE, *ironiquement.*

En effet, cela seroit incivil !

M. Pincé, *lisant.*

» *Item.* Deux quartaux de vin de Bourgogne... (*Interrompant sa lecture.*) Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

La Baronne, *ironiquement.*

Il y auroit conscience! .. Il faut avouer, M. Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense!

M. Pincé.

« *Item.* Donné aux gens de M. le Marquis soixante bouteilles de vin nouveau... (*Interrompant sa lecture.*) Cela s'est fait par votre ordre... « *Item.* Une bouteille de ratafia à Madame Catau. »

La Baronne.

Oh! pour cet article-là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M. Pincé.

Vous observerez, s'il vous plaît, Madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque liqueur qui lui restaure la poitrine Le ratafia est un cordial innocent, qui enflamme le zele de Madame Catau pour vos intérêts, et qui lui donne la force de crier et de retenir vos domestiques dans le devoir... (*Riant.*) Hé! hé! hé! pardonnez-moi cette petite saillie de gaîté... (*Riant encore.*) Hé! hé! hé!

LA BARONNE.

Oh ! M. Pincé, vous avez toujours de bonnes raisons pour justifier Madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage !

M. PINCÉ, *riant de nouveau.*

Hé! hé ! hé! hé! (*Lisant.*) « *Item.* douze livres de chandelles aux domestiques....» (*Interrompant sa lecture.*) C'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit! Comment! ces canailles-là ne peuvent plus dormir sans lumiere! En vérité, cela devient trop violent! Quel remede apporter à ce désordre-là ? Je vous demande conseil ?

M. PINCÉ.

Madame, il y a deux choses à faire pour y remédier. *Primò*, c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage, que la curiosité attire céans tous les soirs : *secondò*, c'est de chasser d'ici cet Esprit invisible et son tambour.

LA BARONNE.

Voilà une division fort savante ! mais je n'en suis pas plus avancée.

M. PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, et ne m'ennuyez point par un long discours.

M. PINCÉ.

Je serai bref. . Il est arrivé ici, depuis peu, un rare personnage, qui a une mine très-vénérable. Le peuple l'appelle Astrologue, Magicien, Négromancien, sorcier, Devin, Diseur de bonne-aventure...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Laissons-là ses titres. A quoi voulez-vous en venir?

M. PINCÉ.

Encore une fois, Madame, ayez la bonté de m'écouter... Or! cet homme prétend être fort profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre tambour noctambule fait ici l'y a attiré; et il se vante, non-seulement de parler aux Esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi! M. Pincé, me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlatanerries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

M. PINCÉ.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous-même, vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu Devin ?

M. PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir, mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Assayez cet homme-là. S'il réussit, nous voilà délivrés de l'Esprit; s'il ne réussit point, nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé; et ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent, et qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi, de maniere ou d'autre, ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh! pour cette fois-ci, vous parlez raison, et vous me persuadez.. Mais où est ce Magicien, ou ce Devin, comme il vous plaira? Je ne sais ce que cela signifie, mais je me sens tout-d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

M. PINCÉ, *riant.*

Je le crois aussi, hi! hi! hi! hi!.... Je viens de lui parler; il est sorti pour un moment, et doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre.... Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

LA BARONNE.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon usage de cet homme-là. Je vous assure que, s'il est aussi habile qu'il se vante de l'être, je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez, et me l'amenez au plutôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, et vous me trouverez ici.

M. PINCÉ.

Je pars, ma très-honorée Dame, pour mettre vos ordres en exécution.

(*Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame CATAU, *seule.*

RAISONNONS un peu, à part-moi. Pousserai-je mon entreprise jusqu'au bout? Voyons.... Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite; si je ne les gagne point, j'ai une corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-tems que notre vieux Intendant me fait les doux yeux. Il s'est refroidi, depuis quelques années; je veux réchauffer sa passion et m'assurer de lui. Il a fait sa main : je n'ai pas mal fait la mienne; et si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison!... Enfin, de maniere ou d'autre, je suis résolue de faire une fin. Il y a trop long-tems que je suis fille, et il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCENE II.

LE MARQUIS, Madame CATAU.

LE MARQUIS.

VOICI l'occasion que je cherche, depuis long-tems. Je te trouve seule, et je veux profiter du moment.... (*Voulant l'embrasser.*) Allons, embrassons-nous, pour nous réconcilier.

Madame CATAU.

Ah! vraiement. j'ai des affaires bien plus pressées!

LE MARQUIS, *essayant de l'embrasser, malgré elle.*

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras; choisis.

Madame CATAU, *le repoussant.*

Ni l'un, ni l'autre.... Ah! fi donc, point de jeux de main, M. le Marquis!

LE MARQUIS.

Parbleu! tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans!... Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours!

Madame CATAU.

Et, moi, je vais gager... que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes! Laissez-moi; je vais chercher notre Intendant : Madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici. Il se promene, avec un vieux Roquentin, qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparemment, c'est encore quelque domestique de la maison ; car, excepté ta Maîtresse; on ne voit ici que de vieilles faces. Cela soit dit sans te fâcher, ma pauvre Catau! tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante!

Madame CATAU, *à part.*

Quel est le dessein de cet homme-là? Je crois qu'il veut me gagner, pour que je le serve auprès de ma Maîtresse. S'il me paye bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh! ça, ma bonne, parle-moi sincérement. Pour quoi n'es-tu pas de mes amies?

Madame CATAU.

Eh! mais.... c'est parce que j'aime ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Mais, quelle mouche te pique? Vois-tu quelque

chose d'irrégulier dans ma personne? Ai-je quelque défaut qui te choque?

Madame CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma sincérité; vous n'y trouveriez pas votre compte!

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaise humeur. Je veux te faire plaisir; et pour te le prouver....

(*Il ôte ses gants et les met dans sa poche.*)

Madame CATAU, *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent!

LE MARQUIS, *voulant encore l'embrasser.*

Il faut que je t'applique un baiser sur chaque joue.

Madame CATAU, *le repoussant.*

Je suis votre servante!... Si vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos especes!

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en passerai mon envie! (*Il l'embrasse de force*) Ah! l'appétissante créature que Madame Catau! Sur mon honneur! si je ne

craignois de désespérer ta Maîtresse, je deviendrois amoureux de toi !

Madame CATAU.

Fort bien, Monsieur, divertissez-vous à mes dépens !

LE MARQUIS.

Dieu me damne si je plaisante.... (*Lui prenant la main et la lui baisant.*) Le beau bras ! la belle main ! Ah ! je baiserai tout cela, assurément !

Madame CATAU, *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne croyois ! Si je n'y prends garde, il s'emparera de ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Oh ! ça, ma chere Catau, j'ai une proposition à te faire.

Madame CATAU, *à part.*

Il me fait des propositions ! Mais, vraiement, cela devient sérieux !... (*Au Marquis, en prenant un air gracieux.*) Eh ! bien, M. le Marquis, de quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Il s'agit, mon enfant, de te donner un mari.

Madame CATAU.

A moi ?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main? C'est un hardi compere, un verd galand, un homme tel qu'il te le faut; tu en seras contente!

Madame CATAU, *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante! (*Au Marquis.*) Peut-on savoir qui est celui dont vous me parlez?

LE MARQUIS.

Ah! c'est un gentilhomme de mes amis.

Madame CATAU, *avec vivacité.*

Un gentilhomme de vos amis?

LE MARQUIS.

Oui, vraiement. Je ne lui trouve qu'un défaut.

Madame CATAU.

Qui est?

LE MARQUIS.

Qui est, qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera, peut-être?

Madame CATAU.

Oh! l'âge n'y fait rien, pourvu que, d'ailleurs, il soit bien sage, bien élevé....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Comment ! bien élevé ? Je ne connois personne qui ait de plus belles manieres. Il peut passer vingt-quatre heures à table : il joue tous les jeux, en perfection ; il prend une livre de tabac par jour, et il jure de la meilleure grace du monde ! Ah ! ma chere ; si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade !

Madame CATAU, *d'un air sérieux.*

Eh ! comment, s'il vous plaît s'appelle cet aimable gentilhomme, qui est tant de vos amis ?

LE MARQUIS.

Il s'appelle M. de La Fleur.

Madame CATAU.

Votre valet-de-chambre ?

LE MARQUIS.

Justement.

Madame CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition !... Mais, passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien ?

LE MARQUIS.

Pas un sou.

Madame CATAU.

Allez-vous promener avec votre gentilhomme !.. (*A part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là !

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

Madame CATAU.

Ah! c'est une autre autre affaire!... Que lui donnerez-vous?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

Madame CATAU.

Eh! de quelle maniere?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta Maîtresse, je chasserai d'ici ce vieux fou d'Intendant, qui m'y déplaît fort, et je donnerai sa place au gentilhomme que je te propose.

Madame CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas beaucoup?

Madame CATAU, *lui faisant une profonde révérence, et s'en allant.*

Je vous donne le bon soir!

LE MARQUIS, *voulant la retenir.*

Mais, écoute donc.

Madame CATAU.

Mes baise-mains à votre gentilhomme!
(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Ces vieilles filles sont diantrement dégourdies! Il n'y a pas moyen de les amadouer; et je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci!

SCENE IV.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! Marquis, je suis bien aise de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal, qui ne peut manquer d'être agréable à un esprit fort comme vous.... (*A part.*) Je veux mettre ce petit suffisant aux prises avec le Devin.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me cherche, elle me suit par-tout; elle m'aime à la folie!... (*A la Baronne.*) Expliquez-vous, ma belle veuve? De quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires, qui entreprend de nous délivrer de l'Esprit, dont nous sommes si tourmentés dans ce Château. Il se pique d'être profond dans l'astrologie, et de posséder, à fond, les sciences les plus occultes; et mon Intendant est persuadé même qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi! votre Intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela! Mais, quand le verrons-nous, cet Astrologue, ce Devin, ce Sorcier?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment; je viens de l'appercevoir de loin. En vérité, c'est une étrange figure!

LE MARQUIS.

Oh! puisque sa figure est étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux!... Je vais bien me divertir à ses dépens!

LA BARONNE,

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez!

LE MARQUIS.

Parbleu! vous mocquez-vous de moi? Croyez-vous, de bonne foi, que je donne, comme vous, dans les préjugés du vulgaire? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux Sorciers et aux Devins; mais c'est le foible des femmes de donner dans les charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE, *le contrefaisant.*

Et la force du votre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance! Vous croyez être plus sage que tout le reste du monde?

LE MARQUIS.

Ma foi! je ne me trompe pas beaucoup. Mais, supposé que je me trompe, j'ai, du moins, cela de bon par devers moi que je ne crains ni les Sorciers, ni les Esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le Sorcier va venir, et je vous retiens ce soir à souper, pour que vous entendiez l'Esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous rendrai bon compte de l'un et de l'autre, je vous en réponds! (*Voyant venir le prétendu Devin et M. Pincé.*) Voici déjà votre Docteur, qui a, je crois, plus de barbe que de science!.... Il vient, avec le bon-homme aux trois raisons.

SCENE V.

LE BARON, M. PINCÉ, LA BARONNE, LE MARQUIS.

M. PINCÉ, *à la Baronne, en lui montrant le Baron.*

MADAME, j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous; la premiere, parce que vous me l'avez ordonné; la seconde, parce qu'il meurt d'envie de vous rendre service, et la troisieme, parce que je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Ce M. Pincé, comme il radote!

M. PINCÉ.

Nous verrons, en bref, M. le Marquis, qui radote le plus de vous ou de moi... (*Au Baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne; c'est la Dame du Château.

LE BARON.

Cela suffit.

(*M. Pincé sort.*)

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part, en se promenant dans le fond du Théâtre, et en regardant attentivement la Baronne.*

LE plaisir de la revoir me met hors de moi, et je répandrois des larmes de joie, si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle!

LA BARONNE, *au Marquis, en lui montrant le Baron.*

Il se promene, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot.... Abordez-le, M. le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les Savans.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Bon-homme, approche-toi.... (*Le Baron avance quelques pas.*) Encore, encore. (*Le Baron s'avance davantage.*) On dit que tu es profond dans l'Astrologie? Il faut voir cela. Te voici devant un homme qui jugera bientôt de ta capacité. Que sais-tu?

LE BARON, *grossissant sa voix.*

Je sais que vous ne savez rien.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Que dites-vous de ce début? Il me réjouit !... Ah! ah ! ah ! ah!

LE MARQUIS.

Patience! rira bien qui rira le dernier!... (*A part.*) Parbleu! voilà une figure bien hétéroclite! (*Au Baron.*) Mon doux ami, tu n'as point l'air d'un habitant de ce monde, et je gage qu'il n'y a pas long-tems que tu es descendu de la Lune!... Sans doute que tu as parcouru toutes les Planettes? Quelle nouvelle dit-on dans le Zodiaque?

LE BARON.

Une nouvelle qui doit effrayer un faux brave!... Mars vient d'entrer dans sa maison, et va bientôt s'y montrer, dans son plus pompeux appareil!

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimatias, pere barbe-grise?

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce Château va bientôt avoir un Maître, devant qui les Petits-Maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve ? Selon lui, tous les Astres prédisent que je serai bientôt votre mari, et que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les Astres pourroient bien avoir pris le change !... Mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprete pas bien ? Vous allez voir !... (*Au Baron.*) Dis moi un peu, vieux Sorcier, ce Mars si terrible, dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t il pas à un jeune Seigneur. . hé ! là... que l'on appelle le Marquis Du Tour ?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus.... que vous me ressemblez.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Je vous le disois bien que vous n'entendiez pas le langage des Astres !

LE MARQUIS, *au Baron, en le tirant de côté.*

Docteur, un petit mot à l'écart.... Ces deux Planettes que tu vois ici seront bientôt en conjonction. J'ai lu cela dans les Astres, moi, qui te parle.

LE BARON, *à part.*

Maugrebleu de l'impertinent! Il me met en fureur, et peu s'en faut que je n'éclate.... (*A la Baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce Château?

LA BARONNE.

On vous a dit vrai; et l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir. Je ne m'en repens point; et, sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne et de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-tems que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux?

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

LE MARQUIS.

Parbleu! je te crois, au moins, le frere cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

LA BARONNE, *au Baron.*

M. le Marquis fait le plaisant; mais, pour moi, je vous parle sérieusement; je vous donnerois cent ans.

LE BARON.

La mine est bien trompeuse, ma bèlle Dame! et je vous conseille de ne juger jamais par-là! Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'Avril. Mais l'étude des sciences occultes a cela de particulier qu'elle fait croître la barbe à vue d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bienheureux, M. le Marquis, de n'avoir pas donné dans les sciences occultes!

LE BARON.

Oh! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton si touffu que le tien? Apprends de moi, vieux Nostradamus, que la science ne se mesure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi si tu te connoissois en physionomie; mais je vois que tu n'y entends rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire.... *(A la Baronne, en montrant le Marquis.)* Avec votre permission, Madame, que je lui dise un mot en particulier.

LA BARONNE, *se retirant à l'écart.*

Oh ! volontiers.

LE MARQUIS.

Eh ! bien quel est le grand mystere que tu vas m'apprendre ?

LE BARON.

Le voici.... Mais jurez-moi que vous ne le révélerez point ?

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur!

LE BARON.

Eh! bien donc, selon toutes les regles de la physionomie, vous êtes un fat !... Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me paieras cette impertinence!

LA BARONNE.

Oh ! je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille ?

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage. Il ne me siéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE, *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez?

LE BARON.

C'est mon fort!

LA BARONNE.

Oh! si cela est, je vous prie d'examiner celle de M. le Marquis, et de me dire sa destinée?

LE BARON.

Premiérement, je juge par ses traits, et je vois à votre air, en même tems, (car je vous examine tous deux, très-attentivement) qu'il a grande opinion de lui-même, et que vous en avez une très-médiocre; qu'il s'aime beaucoup, et que vous ne l'aimez gueres.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi, je crois qu'il est Sorcier... (*Au Baron.*) Poursuivez, Docteur?

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, et cela tout au plutôt!

LE MARQUIS.

Autre impertinence !

LE BARON.

J'ose l'assurer, de plus, (et je l'en convaincrai) qu'il n'habitera jamais dans la maison de la Baronne de l'Arc.

LE MARQUIS, *voulant le tirer par la barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin ! ton impudence n'a-t-elle jamais excité quelqu'un à te traîner par la barbe ?

LA BARONNE.

Doucement, M. le Marquis ! vous vous fâchez, et devant moi. Vous n'avez pas le courage de vous laisser dire votre bonne aventure ?

LE BARON.

Qu'il se fâche, s'il veut, cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pousse, pousse, mon ami ! Tu es en sureté maintenant ; j'ai du respect pour les Dames. Dieu me damne ! ses contes me font rire !... (*Riant, d'une maniere forcée.*) Ah ! ah !

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous ; et de quel genre de mort ?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS, *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin! je mourrai de peur?

LA BARONNE, *le retenant.*

Arrêtez!.... N'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard désarmé?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard? Le faquin dit qu'il n'a que trente ans!

LE BARON.

Ce n'est pas devant les Dames qu'il faut se piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, et je vous ferai voir que ma main sait manier autre chose qu'une baguette!

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne vous échauffez pas, non plus, M. le Docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, et non de votre valeur; et, si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf

heures dans mon anti chambre : c'est à cette heure-là que l'Esprit commence son vacarme, et se fait entendre dans tous les coins de ce Château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons; et je t'avertis que, si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Pança. Je te promets que nous te renverrons au Firmament !

LE BARON, *à la Baronne, en lui montrant le Marquis.*

Je vais préparer mes conjurations.... Mais écoutez, Madame, ce que mon art m'autorise à vous dire. Si vous voulez être parfaitement heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Fiez-vous-en à moi.

(*Le Baron sort.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOILA le plus audacieux faquin que j'aie vu de ma vie !

LA BARONNE.

Pour moi je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot !

LE MARQUIS.

Il en a, pourtant, bien la mine ! Mais, quelque bonne opinion que vous ayiez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit Sorcier ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais qu'en penser. Quoi qu'il en soit, je suis résolue de me servir de lui. Quand une maladie est désespérée, on met en usage les remedes même auxquels on n'a point de foi.

SCENE VIII.

Madame CATAU, LA BARONNE, LE MARQUIS.

Madame CATAU, *à la Baronne.*

MADAME, le café est prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le sallon?

LA BARONNE.

Oh! dans le grand sallon.... (*Au Marquis.*) Venez en prendre avec moi, M. le Marquis; cela dissipera votre mauvaise humeur.

(*Elle sort, avec le Marquis.*)

SCENE IX.

Madame CATAU, *seule.*

IL faut que je donne mes dernieres instructions à l'Esprit, afin que son apparition produise ce soir l'effet qu'il desire, et que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse, une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai: je ferai briller ma somme aux yeux de notre Intendant. Dieu sait comme il prendra feu! et je serai bientôt Madame Pincé!... Madame Pincé!... Le joli nom! Je meurs d'impatience de le porter!...

SCENE X.

M. PINCÉ, Madame CATAU.

M. PINCÉ.

PEUT-être que je me présente mal-à-propos, Madame Catau ?

Madame CATAU.

Ah ! M. Pincé, vos visites sont toujours de saison.

M. PINCÉ.

Tout le monde prend du café, dans le grand sallon ; il faut bien que nous prenions quelque chose aussi, vous et moi. *Il tire de sa poche un biscuit et une petite bouteille pleine, et il les pose sur la table.*) J'apporte un biscuit, et une petite bouteille de vin de Saint Laurent, qui, je crois, sera délicieuse !

Madame CATAU.

Quelle pelitesse !... Asseyez-vous, je vous prie. (*Il s'assied.*) Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. (*Elle va prendre, dans une armoire, deux grands verres, les apporte sur la table, et s'assied. M. Pincé emplit les verres.*) Allons, à la santé de Madame ; je vous la porte.

(*Elle boit.*)

M. PINCÉ, *buvant.*

Je vous fais raison. (*Il remplit les verres.*) et, en réitérant, à votre santé, Madame Catau.

Madame CATAU, *buvant.*

A la vôtre, M. Pincé. Voilà une liqueur excellente !... Je vous prie de m'en acheter une petite provision, et de la faire passer sur l'article du café.

M. PINCÉ.

Je vous le promets.

Madame CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur vos Mémoires.

M. PINCÉ.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans le Registre de mon cœur !.... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

Madame CATAU, *riant aussi.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! vos plaisanteries ont je ne sais quoi de si doux, de si gracieux !...

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

A propos de Registre, je viens de parcourir tous les miens, et je trouve que vous me devez quelque chose.

Madame CATAU, *d'un air sérieux.*

Moi? eh! qu'est-ce que je vous dois?

M. PINCÉ.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien, que je vous ai donné.... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé! C'est une ancienne dette; quand voulez-vous l'acquitter?

Madame CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoisse!

M. PINCÉ.

Treves de complimens. Je ne me paye point de paroles, Madame Catau; il faut me payer en especes.

Madame CATAU, *faisant des minauderies.*

Fi donc! M. Pincé; vous me faites rougir.... (*Remplissant encore les verres et buvant.*) A vos inclinations!

M. PINCÉ, *buvant.*

De tout mon cœur! C'est toujours à votre santé, Madame Catau.... Combien y a-t-il, Madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces? Attendez... Je pense que ce fut le sixieme de Janvier mille sept cent quarante-neuf. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent il y a seize ans que je vous aime.

Madame CATAU.

Dites plutôt, M. Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous mocquez de moi? Vous êtes si cauteleux, si rusés, vous autres hommes! vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, et à flatter de pauvres innocentes, qui ont la foiblesse de vous croire!

M. PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle, dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

Madame CATAU.

Oui; M. Pincé est la politesse même!

M. PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais....

Madame CATAU, *l'interrompant.*

Oh! je vous prie, ne me tenez pas plus long-tems en suspens.

M. PINCÉ, *tirant de sa poche un dé d'argent et le lui présentant.*

C'est un petit dé d'argent.

Madame CATAU.

Je l'ai toujours bien dit qu'il n'y avoit point d'amant

plus généreux, ni plus magnifique que vous. (*Voulant prendre le dé*) Donnez.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, que je le mette, moi-même, à votre doigt.

Madame CATAU.

C'est-là le comble de la politesse!

M. PINCÉ, *prenant la main de Madame Catau, et mettant le dé à son doigt.*

Ah! le joli petit mignon de doigt! il faut que je prenne la liberté de le baiser.

(*Il baise le doigt de Madame Catau.*)

Madame CATAU, *feignant de résister.*

Fi donc! fi donc! arrêtez-vous, M. Pincé. Vous me jettez dans un désordre, dans une confusion....

M. PINCÉ, *l'interrompant et lui serrant le doigt.*

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse; il porte les glorieuses blessures de l'aiguille!

Madame CATAU.

Ah! ne serrez pas si fort!... Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M. PINCÉ, *regardant la main de Madame Catau.*

Ce doigt du milieu, Madame Catau, a un joli voisin! Je crois qu'une bague nuptiale lui siéroit bien!

Madame CATAU.

Que vous êtes badin! Je crois, comme vous, que la bague dont vous me parlez ne le défigureroit point.... (*En soupirant*) Mais où la trouver?

M. PINCÉ.

Puisqu'il faut parler cathégoriquement, Madame Catau, le dé que je vous donne n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je pense que le dé et la bague figureront ensemble à merveille! Ils formeront un double emblême. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyez une bonne ménagere; et la bague qu'il faut que vous soyez une bonne femme.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

Madame CATAU.

Oui, oui, riez; moquez-vous de moi!

M. PINCÉ.

Sur ma foi! je vous parle sérieusement!

Madame CATAU.

Sérieusement?... Eh! je croyois que vous m'aviez oubliée.

M. PINCÉ.

Moi? j'oublierois plutôt la table de multiplication!

Madame CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant Madame.

M. PINCÉ.

Je le sais; et cela est écrit aussi dans mes Registres.

Madame CATAU, *d'un air ingénu et embarrassé.*

Car j'ai toujours considéré vos intérêts.... comme les miens propres.

M. PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher.... qu'ils ne deviennent communs.

Madame CATAU, *à part.*

Cela est fort!... Battons le fer pendant qu'il est chaud.... (*A M. Pincé.*) En vérité, M. Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle. Vous avez un style persuasif, des manieres insinuantes, un ton enchanteur!... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M. PINCÉ, *se levant avec transport.*

Hein?... comment dites-vous cela? Répétez, je vous en conjure!

Madame CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

M. PINCÉ, *se rassayant.*

Ah! je suis enchanté!

Madame CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

M. PINCÉ.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur!... J'en perdrai l'esprit! (*Il se leve.*) Le respect ne peut plus me retenir, il faut que je boive une rasade à votre santé... (*Il s'assied et remplit les verres.*) Mais que votre Maîtresse se dépêche de prendre un mari; sans quoi nous lui donnerons un petit Intendant, avant qu'elle se soit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange! n'est-elle pas résolue à épouser le Marquis?

Madame CATAU.

Elle, l'épouser, mon cœur? Dieu nous en garde! Non non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M. PINCÉ.

Mais, ma Princesse, est-ce que ce tambour, qui nous effraye toutes les nuits, ne lui fait pas perdre le dessein de se remarier?

Madame CATAU.

Chut! si nous savons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M. PINCÉ.

Comment cela, mon cher cœur?

Madame CATAU.

Puisque nous sommes présentement mari et femme.... (je veux dire comme mari et femme) mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M. PINCÉ.

Vous avez raison, m'amour. Vous et moi, nous ne faisons plus qu'un. Ainsi, biens, personnes, secrets, tout doit être commun entre nous.

Madame CATAU.

Je vais vous révéler le mystere.... (*Entendant du bruit près de l'appartement*) Mais, j'entends du bruit.... Quelqu'un pourroit nous écouter ici. Venez avec moi sous le berceau; je satisferai votre curiosité.

(*Ils sortent ensemble.*)

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

(Le Théatre représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.)

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

M. PINCÉ.

OH ça ! la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant, c'est pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE, *à part.*

Attentif ?... Qu'entend-il par-là ? (*À M. Pincé.*) Oh ! je vous réponds que je le serai.,.. (*A part.*) Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce soir !

M. PINCÉ.

Tu sais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans ce qui te concerne ?... Je voudrois que tes couteaux, tes fourchettes, tes cuilliers, ton linge, ta vaisselle, tes verres fussent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement?... Ah! M. Pincé, vous parlez d'une maniere.... là.... si extravagante, si agréable, si je ne sais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M. PINCÉ.

L'ordre et l'arrangement rendent toutes choses faciles. Par leur moyen il n'y a dans une maison ni confusion, ni perplexité.

LA RAMÉE, *à part.*

Perplexité?... Comme il parle! Je l'écouterois tout un jour!

M. PINCÉ.

Je voudrois donc que toutes les choses qui sont confiées à ton administration soient assez proprement et méthodiquement préparées pour donner ce soir un festin.

LA RAMÉE.

Tout cela sera prêt dans un quart-d'heure, si vous me l'ordonnez.... Mais, dites-moi, s'il vous plaît, est-ce pour le Devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez?

M. PINCÉ.

C'est pour le Devin, et ce n'est pas pour le Devin.

LA RAMÉE.

Ecoutez, M. Pincé; si c'est pour le Devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est Sorcier, les Diables le régalent souvent au Sabbat. Son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réussir, c'est de mettre un peu de soufre dans les sausses qu'on fera pour lui.

M. PINCÉ.

Ce Sorcier est une créature compliquée, un animal amphibie, une personne de deux especes; mais il boit et mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire et manger comme deux?

M. PINCÉ.

Ta réflexion n'est pas inepte!

LA RAMÉE, *à part.*

Inepte? Je crois qu'il parle latin!

M. PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit est un homme double.... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LA RAMÉE.

Un homme double!

M. PINCÉ.

Il est marié, et il n'est pas marié; il a une longue barbe, et il n'a point de barbe; il est vieux, et il est jeune.

LA RAMÉE.

Mordié! que cela est beau!.... Un homme vieux et jeune!

M. PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bientôt tout cela, et tu le comprendras facilement.... (*La Ramée fait quelques pas pour s'en aller, et M. Pincé le rappelle.*) Chit! chit! écoute. Ne manque pas d'avertir Susanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de Madame.

LA RAMÉE, *revenant.*

Deux oreillers? Est-ce qu'elle est devenue double aussi?

M. PINCÉ.

Fais ce que je te dis.... (*Entendant venir Madame Catau.*) Mais, j'entends la voix de Madame Catau.... Je crois qu'elle gronde la Cuisiniere.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bientôt mon tour.... (*A part.*) Oh! pour celle-là, elle parle bon François; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit!

(*Il sort.*)

SCENE II.

M. PINCÉ, *seul.*

De la maniere dont tout se dispose, je crois que nous serons délivrés ce soir de l'Esprit.... Ah! Madame Catau, Madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien friponne! Quand je réfléchis sur votre caractere, je trouve vingt raisons pour vous ôter mon cœur, et je n'en trouve que deux pour vous le laisser. La premiere des vingt raisons qui m'engagent à vous l'ôter, c'est que .. *Appercevant Madame Catau.*) Mais, la voici ... L'aimable friponne! ... Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur étouffent les vingt raisons qui me pressent de le lui retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois!

SCENE III.

Madame CATAU, M. PINCÉ.

Madame CATAU, *entrant en rêvant.*

AH! c'est vous, M. Pincé?

M. PINCÉ.

C'est moi-même. Que venez-vous faire ici, ma gentille tourterelle?

Madame CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon Esprit. (*Montrant le lambris du fond du Théâtre.*) Il est derriere ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture?

M. PINCÉ.

Non, ma foi! Elle est si artistement pratiquée qu'il est impossible de s'en appercevoir.... Mais je ne comprends pas comment votre Esprit peut se tenir entre le mur et le lambris.

Madame CATAU.

Ce n'est pas là non plus qu'il se tient. Il est dans un petit cabinet, pratiqué dans l'épaisseur du mur,

et qui a deux ouvertures imperceptibles; l'une dans un souterrain, qui va gagner la cave, et l'autre dans cette antichambre, au travers de la boiserie. Tout cela s'ouvre et se ferme, dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort, qui n'est connu que de moi et de l'Esprit. C'est une invention merveilleuse !

M. PINCÉ.

Mais, écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire, au moins, que vous m'avez fait confidence du mystere.

Madame CATAU.

Eh! fi donc! me croyez-vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous et moi?

M. PINCÉ.

Mais votre Esprit n'entend-il point ce que nous disons?

Madame CATAU.

Il n'entend point ce qui se dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort; et même, en ce cas-là, il ne peut attraper que quelques paroles, de tems en tems. J'en ai fait, moi-même, l'expérience.

M. PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte.... Adieu, mon étoile polaire!

Madame CATAU.

Adieu, ma boussole!

M. PINCÉ.

Adieu, ma Vénus!

Madame CATAU.

Adieu, mon Adonis!...

(M. Pincé sort. (

SCENE IV.

Madame CATAU, *seule*.

OH! je le tiens, et quand j'aurai les mille écus.. (*On entend frapper trois coups sur le tambour.*) Ah! ah! le tambour a frappé trois fois ... C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi, quand il auroit envie de me parler.... (*Le tambour bat encore trois coups*) (*A Léandre, en dehors.*) Je vous entends, je vous entends. Sortez, M. le Renard, sortez de votre taniere, et laissez-y votre tambour.

(La porte secrette s'ouvre, et Léandre paroît.)

SCENE V.

LEANDRE, Madame CATAU.

LEANDRE.

EH ! bien, ma chere Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde ?

Madame CATAU.

Je vous avertis que, si vous ne prenez garde à vous, vous serez conjuré et chassé ce soir.

LEANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise ; car je me suis tenu tout le jour aux écoutes, et j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner que quelque Charlatan se faisoit fort de me bannir du Château.

Madame CATAU.

Vraiement, il y a ici un Devin, qui se pique même d'être Sorcier, et qui promet à Madame de la délivrer de vous. Il prépare des conjurations terribles !

LEANDRE.

Laisse-moi faire, je te réponds que je le conjurerai, lui-même, et qu'il sera bien hardi si je ne

le fais pas mourir de peur! Ce n'est pas lui qui m'inquiette; c'est le Marquis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui est toujours auprès de ta Maîtresse, est plus à craindre pour moi que vingt Sorciers!

Madame CATAU.

A vous dire le vrai, il pousse vigoureusement sa pointe! Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours que votre modestie et votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

LEANDRE.

Aussi, suis-je bien résolu de changer mon attaque, si une fois tu peux me procurer une autre entrevue.

Madame CATAU.

Ce sera bientôt, si vous savez profiter de l'occasion. Ma Maîtresse doit se rendre ici, dans un moment, avec le Marquis; et le Sorcier y viendra à neuf heures, pour vous conjurer.

LEANDRE.

Je les régalerai, l'un et l'autre d'un plat de mon métier.

Madame CATAU.

Préparez-vous. Un homme averti en vaut deux. Profitez bien de mes avis, et faites-moi gagner mille écus.

LEANDRE.

C'est comme si tu les avois.

Madame CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout pour vous seconder.

(Léandre rentre dans son cabinet secret, et Madame Catau s'en va.)

SCENE VI.

M. PINCÉ, *seul, et regardant de tous côtés.*

IL n'y a plus personne..... Je venois pour savoir ce qui s'est passé entre Madame Catau et son associé; mais ils se sont éclipsés.

SCENE VII.

LE MARQUIS, M. PINCÉ.

LE MARQUIS, *d'un air important et de Maître.*

Eh ! bon-homme Pincé !

M. PINCÉ, *à part.*

Bon-homme Pincé ?... Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble ! Je n'ai jamais été traité de la sorte, pas même par Madame !

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

M. PINCÉ, *d'un air refrogné.*

Quel est-il ?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier-terrier de cette Baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

M. PINCÉ, *d'un air fort étonné.*

Le papier-terrier ?

LE MARQUIS, *le contrefaisant.*

Oui, le papier-terrier. Ne m'entends-tu pas?

LE PRINCE.

... vous avez acquis à l'acquérir ...

LE MARQUIS.

...

LE PRINCE.

...

LE MARQUIS.

...

LE PRINCE.

...

LE MARQUIS.

...

Il
ce q
mais

prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te
ıi rendre gorge !

M. PINCÉ, *à part.*

uelle impudence !

LE MARQUIS.

ɔui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai
la bonté pour toi, et... je te ferai l'honneur de
nprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

e ne puis m'empêcher de rire, quand je songe
quel point ce jeune fou va se trouver loin de
ı compte !.... Je veux un peu me divertir à ses
ɔens.... (*Au Marquis.*) De sorte donc, M. le Mar-
ıs, que vous me promettez d'avoir bien de la
ıté pour moi ?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon Inten-
ıt ?

M. PINCÉ.

:h ! mais, si je vous offrois deux mille écus ?

LE MARQUIS.

Fi donc ! ce n'ést pas assez !

M. PINCÉ.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la Baronnie de L'Arc ?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou !

M. PINCÉ.

C'est une Baronnie très-considérable!

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais donner ma personne en échange!

M. PINCÉ.

Apparemment, M. le Marquis, que votre personne est tout votre bien ?.... (*Riant.*) Hein ! hein ! hein ! hein !

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaisanter!... (*A M. Pincé.*) Ecoute, vieux Pincé, si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprends d'avance à me respecter.

M. PINCÉ, *à part.*

Voilà un insolent personnage !

LE MARQUIS.

— es riche, comme un Juif, et je compte que tu

me

me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge !

M. PINCÉ, *à part.*

Quelle impudence !

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, et... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte !.... Je veux un peu me divertir à ses dépens.... (*Au Marquis.*) De sorte donc, M. le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi ?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon Intendant ?

M. PINCÉ.

Eh ! mais, si je vous offrois deux mille écus ?

LE MARQUIS.

Fi donc ! ce n'est pas assez !

M. PINCÉ.

Ç'est, pourtant, plus que je ne vous donnerai.... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé! Je m'en vais vous en dire deux raisons. La premiere, c'est que vous n'êtes point encore mon Maître, ni le mari de Madame. La seconde, c'est que vous ne le serez jamais.... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!.. Je vous baise les mains!...

(*Il sort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CE fripon-là est aussi insolent que le Devin! Je veux être un maraud s'ils ne s'entendent!

SCENE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

AH! vous êtes ici, et tout seul! Vous autres esprits forts, vous aimez la solitude!

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre In-

tendant. C'est une figure grotesque : il a l'air d'un vieux cuistre. Comment pouvez-vous vous accomoder de sa conversation ?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation ; mais pour prendre soin de mes affaires. Au reste, il a plus d'esprit que vous ne pensez ; je vous en avertis !

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais sa personne a l'honneur de me déplaire.... Il faudra lui donner son congé. Cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort. Il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante !

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle !

LE MARQUIS.

Oh ! ça, changeons de conversation, et venons à quelque chose de plus important. Comme je vous épouse...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Vous m'épousez?

LE MARQUIS.

Oui, je vous epouse; conséquemment, il est nécessaire de prendre ensemble quelques arrangemens.

LA BARONNE.

Mais, M. le Marquis....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je me suis fait rendre un compte exact de tout ce qui va m'appartenir, indépendamment de votre personne. Votre Terre est fort bien boisée; j'en suis assez content. Quant à vos quatre services de vermeil, je m'en déferai; cela n'est plus de mode, et je veux que nous mangions dans des assiettes de la Chine. Voilà déja un article terminé. A l'égard de cette prodigieuse quantité de vaisselle d'argent. . Je ne fais pas grand cas, moi, de la vaisselle d'argent. Je compte, d'abord, m'en faire un équipage, me donner six chevaux, des plus lestes. Le surplus, comme il est juste que je vous donne quelque preuve éclatante de mon amour, je l'emploierai à vous faire faire des diamans, dont je vous ferai présent. Vous me ferez bien la grace de les accepter?

LA BARONNE.

Mais, en vérité, cela est trop généreux! J'ai, pourtant, une petite priere à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah! volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets, avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh ! mais cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles !

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient !

LA BARONNE.

Je le crois; mais ni mes meubles, ni moi, ne vous appartiendront jamais : c'est moi qui vous l'assure.

LE MARQUIS.

Oh ! pour le coup, je crois que vos vapeurs vous reprennent. N'entendez-vous point déja le tambour?... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir, à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes !

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le tems où il fait son vacarme? Tant mieux !... Asseyons-nous ici, pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers; pourvu que vous me promettiez d'être sérieux, et de ne rien dire qui puisse offenser l'Esprit.

(*Ils s'asseyent tous les deux.*)

LE MARQUIS.

Moi, l'offenser? Ah ! j'ai trop de respect pour messieurs les Esprits!.... Attendez; il me semble que j'entends le vôtre.

LA BARONNE.

Mon Dieu ! ne faites point le brave d'avance ! Il en sera tems quand le tambour battra. Gardez le silence; et, encore une fois, soyez sérieux.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Sérieux?... Ah ! ah! ah ! ah ! Mais, je m'ennuie.... (*Fort haut, à la cantonnade.*) Holà ! M. l'Esprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. (*Le tambour bat de loin.*) Ah ! ah ! qu'est-ce que ce bruit là? (*On bat plus fort.*) Ma foi ! ceci devient sérieux; en effet ! (*Le tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit!

LE MARQUIS, *d'un ton entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque chose d'horrible! (*A part, en se levant.*) Je ne sais plus qu'en penser!

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Vous vous levez?... Où allez-vous? Ne me laissez pas seule!

LE MARQUIS.

Je n'ai garde!.... Il faut voir la fin de tout ceci.
(*Le tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus!.... L'Esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort.... Je parlois contre ma pensée... Ces Esprits sont bien formalistes!
(*Le tambour bat excessivement fort.*)

LA BARONNE.

Ah! bon Dieu! il approche encore... On croiroit qu'il va passer au travers du mur!

LE MARQUIS, *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet?

SCENE X.

LEANDRE, *sortant de sa cachette, à travers le mur;* LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE, *à part.*

CIEL! que vois-je?

LE MARQUIS, *à part.*

Je frémis!

LA BARONNE, *à part, en s'enfuyant.*

C'est lui-même!... c'est le Baron!.... c'est mon mari!

SCENE XI.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS, *à part.*

JE voudrois être hors d'ici pour mille pistoles !...
(*A Léandre, qui s'avance vers lui.*) Je vous demande pardon !.... Je ne médirai jamais des Esprits. . . (*A part.*) Ah ! c'est le pauvre défunt Baron !.... (*A Léandre.* Au nom de notre ancienne connoissance, ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit ! Ayez pitié de ma jeunesse !... Je suis un étourdi, un fat !... (*Léandre lui fait signe de sortir.*) Eh ! oui, de tout mon cœur, si j'en ai la force!

(*Il s'enfuit, en chancelant à chaque pas.*)

MAITRE NICOLAS, *au Baron.*

Monseigneur, où votre sorcellerie veut-elle que je pose la table?

LE BARON, *faisant des cercles avec sa baguette, et montrant un coin du théâtre.*

Ici, maître Nicolas.

MAITRE NICOLAS, *à part.*

Maître Nicolas? Il a deviné mon nom!

MAITRE PIERRE, *au Baron.*

Très-révérend Seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le Château. C'est celui dans lequel notre Bailli préside, quand il tient ses assises.

LE BARON, *montrant le côté du théâtre où est placée la table.*

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, M. le Devin, d'avoir besoin de quelqu'autre chose?

LE BARON.

Il me faut du papier, une plume et de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre

propre à faire des conjurations, car il est noir par les bords.

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE, *à Maître Pierre.*

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier et la plume. Vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

MAITRE PIERRE, *à Maître Nicolas.*

Nicolas, viens avec moi, je te prie; j'ai peur. Tu sais que je t'accompagnai hier au soir au jardin, quand la cuisiniere te demanda une poignée de persil?

LA RAMÉE, *à Maître Pierre et à Maître Nicolas, et les arrêtant.*

Comment! mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le Devin?

MAITRE NICOLAS.

Eh! bien, allons, tous trois ensemble, chercher la plume, l'encre et le papier.

(*Maître Pierre, Maître Nicolas et la Ramée, sortent.*)

SCENE II.

LE BARON, *seul*.

Il n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur! Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'Esprit. Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi! (*Voyant revenir Maître Pierre, Maître Nicolas et la Ramée.*) Mais, voici la triple alliance qui revient.... Qui auroit jamais cru que ces benêts trouveroient le moyen de se mettre, tous trois, en besogne pour m'apporter une écritoire et du papier?

SCENE III.

LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, LE BARON.

MAITRE NICOLAS, *au Baron, en apportant gravement du papier, qu'il met sur la table.*

MONSIEUR, voilà du papier.

MAITRE PIERRE, *au Baron, en apportant de même une écritoire et la mettant sur la table.*

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE, *au Baron, en apportant une plume, qu'il met aussi sur la table.*

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à M. Lucifer.... Au reste, c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le tambour; et il faut que le Revenant ait fait son nid dans ce vieux mur.... Si vous pouviez le dénicher!

LE BARON.

C'est à quoi je vais travailler.

MAITRE NICOLAS, *bas à Maître Pierre.*

Pour un Sorcier, il me paroît bon homme!

LA RAMÉE, *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion pour découvrir celui qui m'a volé une piece de ma vaisselle. Puisque Madame le paye, il me semble qu'on peut lui faire une ou deux questions par-dessus le marché.... (*Au Baron à demi-voix.*) Monsieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON.

Parle.... (*A Maître Nicolas et à Maître Pierre.*) Eloignez-vous.

LA RAMÉE, *bas.*

Monsieur, je crois que vous savez, aussi bien que moi, que j'ai perdu la semaine derniere une de mes fourchettes d'argent?

LE BARON, *bas.*

Oh! vraiment, oui, je le sais.

LA RAMÉE, *à part.*

Cet homme-là sait tout!

LE BARON, *bas.*

Sur cette fourchette d'argent, il y avoit des armes?

LA RAMÉE, *à part.*

Cela est étonnant!

LE BARON, *bas.*

Trois têtes de paon, et l'écusson soutenu de deux Licornes ?

LA RAMÉE, *bas.*

Cela est vrai... (*A part.*) Je suis dans l'admiration !... (*Au Baron.*) Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver ?

LE BARON, *bas.*

Ecoute.... Il faut....

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oui, Monsieur !

LE BARON.

Que pendant quinze jours et quinze nuits....

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oh ! je n'y manquerai pas !

LE BARON, *bas.*

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE, *bas.*

Que de l'eau ?.... ventre-saint-gris !

LE BARON, *bas.*

Si tu bois une seule goutte de vin, avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE, *bas.*

Oh ! j'aime mieux la perdre, et en acheter une autre.

MAITRE PIERRE, *à demi-voix, à Maître Nicolas.*

Vois-tu comme le Devin lui parle tout bas ? Il y a quelque anguille sous roche !

MAITRE NICOLAS.

Morgué ! je gage qu'il parle de Nicole.

MAITRE PIERRE.

A propos de Nicole, il faut que je consulte le Devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre Maréchal.

MAITRE NICOLAS, *à La Ramée, en montrant le Baron.*

Eh ! bien, que dites-vous de cet homme-là ?

LA RAMÉE.

Je suis émerveillé ! Il n'y a rien qu'il ne sache.

MAITRE PIERRE, *au Baron.*

Monsieur, peut-on, sans vous offenser, vous faire une petite question ?

LE BARON.

Parle.

MAITRE PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui est ensorcelé!

LE BARON.

Un cheval bay?

MAITRE PIERRE, *à part.*

Comment diable peut-il savoir cela?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un Maquignon appellé Maraudin?

MAITRE PIERRE, *à part.*

Il l'a deviné!.... Le grand homme!

LE BARON.

Et qui prend six ans?

MAITRE PIERRE.

Justement!... (*A part.*) Cet homme-là est un démon! (*Au Baron.*) Or, je voudrois savoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette ou la vieille Mathurine qui l'a ensorcelé?.... Vous savez qu'elles vont au sabat?

LE BARON.

Ce n'est ni l'une, ni l'autre.

MAITRE PIERRE.

Ni l'une, ni l'autre?.... Ah! c'est donc la bonne femme Macée? car elle est la plus vieille du village... Je m'en étois, mordié! bien douté!

MAITRE NICOLAS, *à Maître Pierre.*

As-tu fini, Pierre?

MAITRE PIERRE, *montrant le Baron.*

Oui, il te dira tout ce que tu voudras.

MAITRE NICOLAS, *au Baron.*

M. le Docteur....

LE BARON, *l'interrompant.*

Encore?

MAITRE NICOLAS.

Oh! je vous prie, ne refusez pas de m'écouter un moment.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

MAITRE NICOLAS, *bas.*

Vous savez, Monsieur, que le Sommelier et moi

j'étions tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse, qui n'est pas mariée ?

LE BARON, *bas.*

D'une fille ?

MAITRE NICOLAS, *à part.*

Comment peut-il savoir cela ?

LE BARON, *bas.*

Poursuis.

MAITRE NICOLAS, *bas.*

Or, parce qu'elle avoit accoutumé, ne vous déplaise, de venir quelquefois batifoler avec moi, dans mon jardin, ils ont tous dit que pour son honneur il falloit....

LE BARON, *l'interrompant, bas.*

Que tu l'épousasses ?

MAITRE NICOLAS, *à part.*

Pargué ! v'là un homme bian savant !

LE BARON, *bas.*

Après ?

MAITRE NICOLAS, *bas.*

Or, donc, je l'ai épousée ; et alle est accouchée de deux enfans.

LE BARON, *bas.*

Jumeaux ?

MAITRE NICOLAS. *à part.*

C'est prodigieux comme il devine !

LE BARON, *bas.*

Est-ce tout ?

MAITRE NICOLAS, *bas.*

Sauf votre respect, mon bon Monsieur, je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocens sont de mon estoc ?

LE BARON, *bas, en le faisant tourner plusieurs fois autour de sa baguette.*

Il faut voir.... Viens ; .... tourne.... Encore.... Vîte.

MAITRE PIERRE, *bas, à La Ramée, en lui montrant Maître Nicolas.*

Regardez, regardez Maître Nicolas !.... Que diantre fait-il là ! Je crois qu'il court le garou !

LE BARON, *bas, à Maître Nicolas.*

Ces deux enfans, dis-tu, sont jumeaux ?

MAITRE NICOLAS, *bas.*

Oui.... Suis-je leur pere, à tous deux ?

LE BARON, *bas.*

Il y en a un....

MAITRE NICOLAS, *l'interrompant, bas.*

Qui n'est pas de moi ?... Je l'ai dit à Madame Catau !... Mais elle prend toujours le parti du Sommelier !

LE BARON, *bas.*

C'est qu'il a la clef de la cave.

MAITRE NICOLAS, *à part.*

Comme il a deviné cela sans rêver !.... Ah ! si mon pauvre Maître étoit encore envie, ça ne se passeroit, morgué ! pas comme ça !

LE BARON, *bas.*

Feu M. le Baron étoit donc un bon Maître ?

MAITRE NICOLAS.

S'il étoit un bon Maître ? Il n'y en aura jamais un si bon ! Demandez à mes camarades ?

LE BARON, *à La Ramée et à Maître Pierre.*

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien M. le Baron ?

LA RAMÉE, *pleurant.*

Ah ! Monsieur, tout le monde l'aimoi

MAITRE PIERRE, *pleurant*, *au Baron*.

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans!

MAITRE NICOLAS, *sanglottant*, *au Baron*.

C'étoit le meilleur voisin!

MAITRE PIERRE, *au Baron*.

C'étoit le meilleur ami!

LA RAMÉE, *au Baron*.

C'étoit le meilleur mari!

MAITRE NICOLAS, *au Baron*.

On l'appelloit le soutien des veuves!

MAITRE PIERRE, *au Baron*.

L'appui des orphelins!

LA RAMÉE, *au Baron*.

Le pere des pauvres!.... Ah! ma pauvre Maîtresse! elle a bien perdu, aussi bien que nous!

LE BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du Baron?

LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Elle a pensé mourir de douleur ; et je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie !... Nous le pleurons, tous les jours, avec elle !....

LE BARON, *à part et attendri.*

Voilà la plus belle oraison funebre que l'on me fera jamais !... Ces pauvres gens me fendent le cœur !.... Il me tarde de redevenir leur Maître, pour les récompenser, comme ils méritent !

SCENE IV.

M. PINCÉ, LE BARON, MAITRE NICOLAS, MAITRE PIERRE, LA RAMÉE.

M. PINCÉ, *aux trois Domestiques*

Avez-vous fourni à M. le Devin toutes les choses dont il avoit besoin ?

LA RAMÉE.

Oui ! Monsieur.

M. PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

(*Les trois Domestiques sortent.*)

SCENE V.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

POUVONS-NOUS parler ici en sûreté ?

M. PINCÉ.

Oui, Monsieur, car l'Esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti, par l'issue de derriere, pour aller battre le tambour dans la cave, et dans plusieurs autres souterrains du château, qui y aboutissent. Il lui faut, au moins, un quart-d'heure pour faire sa tournée, et il se fera entendre ici, à son retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, M. Pincé, il n'y a rien de repréhensible dans la conduite de ma femme. Cependant, il me reste des doutes, fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement, et de l'erreur où elle est, pour m'éclaircir, à fond ; et il est de son intérêt, comme du mien, que je ne me découvre à elle qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle, depuis son évanouissement ?

M. PINCÉ.

J'ai lu, quelque part, dans un bon Auteur, qu'il faut qu'une veuve....

LE BARON, *l'interrompant.*

Je vous demande des nouvelles de ma femme, et non point de cet Auteur-là. Encore une fois, comment se porte-t-elle ? car j'en suis fort en peine.

M. PINCÉ.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, et je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art !

LE BARON.

En effet, je suis sûr de réussir, depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru que Léandre fût capable d'une entreprise si odieuse ! Le traître veut tromper ma femme; mais....

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plait, que vous êtes mort, et qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur Madame; car la mort éteint la possession. C'est une maxime établie par la loi *Quòd hanc.*

LE BARON.

Laissez-là votre érudition, et me dites ce qu'est devenu le Marquis?

M. PINCÉ.

Il s'est sauvé, à perte d'haleine; et, quand il a été à deux cents pas du Château, il a envoyé chercher sa chaise, il a sauté dedans, et l'a fait partir avec tant de vîtesse qu'on l'a perdu de vue en un moment.

LE BARON.

L'aventure est plaisante! En un seul jour ma femme aura eu trois prétendans, qui se seront succédé l'un à l'autre. Léandre a chassé le Marquis, et je ferai déguerpir Léandre.

M. PINCÉ.

C'est comme un clou qui chasse l'autre.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!... Pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté!

LE BARON.

Je vous la pardonne volontiers, pourvu que vous songiez à ce que vous avez à faire. Ce que je vous recommande principalement, c'est la diligence.

M. PINCÉ.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de si essentiel que la diligence....

LE BARON, *l'interrogeant.*

Ecoutez-moi!

M. PINCÉ, *continuant.*

La diligence est l'ame des affaires; car....

LE BARON, *l'interrompant.*

Ecoutez-moi, vous dis-je!

M. PINCÉ, *continuant.*

Aussi Séneque a judicieusement observé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier....

LE BARON, *l'interrompant, à part.*

Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique!

M. PINCÉ.

Mais, Monsieur, si vous vouliez m'entendre...

LE BARON, *l'interrompant, en colere.*

Tu ne te tairas pas?

M. PINCÉ.

Je suis muet.

LE BARON.

Pendant que je serai occupé à conjurer l'Esprit,

vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme. Vous lui conterez toute mon histoire, sans en oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

M. PINCÉ.

Soit fait ainsi qu'il est requis.... Mais il est bon de vous avertir, Monsieur, que depuis l'apparition de l'Esprit, Madame souhaite ardemment de vous parler encore, avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici, avec impatience. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne?

M. PINCÉ.

Je n'ai eu garde! Madame Catau est femme; par conséquent, une infinité de raisons m'ont empêché de lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai présentement que six. La premiere...

LE BARON, *l'interrompant, en entendant venir quelqu'un.*

Paix!... Je crois que voici la Baronne.... C'est elle-même. (*M. Pincé sort.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, Madame CATAU, LE BARON.

LE BARON, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la revoir! Que je suis impatient de l'embrasser !.... Mais, il faut que je suspende les mouvemens de ma tendresse, et que je reprenne la gravité du personnage que je joue.

(*Il se promene, et fait plusieurs cercles à terre, avec sa baguette.*)

LA BARONNE, *bas, à Madame Catau.*

En vérité, cet homme est surprenant ! Tous mes gens m'ont dit la même chose. Ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé de plus secret dans ma maison.... (*Au Baron.*) Très-illustre et savant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous ?

LE BARON.

Très-volontiers, Madame... Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Parlez,... je vous écoute.... Attendez ; que je tâte votre peuls.

LA BARONNE, *lui laissant prendre son bras.*

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen ?

LE BARON, *lui tâtant le pouls.*

Votre pouls m'a déja révélé un secret, qui va vous étonner !

LA BARONNE.

Quel est ce secret, je vous prie ?

LE BARON.

Dans un quart-d'heure vous aurez un mari.

Madame CATAU, *à part.*

Bon ! ce sera Léandre !... Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit !

LA BARONNE, *au Baron.*

Ah ! Ciel ! vous voulez dire, apparemment, que feu M. le Baron m'apparoîtra une seconde fois ?

LE BARON.

Rassurez-vous, Madame, vous n'aurez plus d'apparition à craindre. Le mari dont je vous parle, sera vivant et de chair et d'os, comme je le suis.

Madame CATAU, *à part.*

Il parle de mon homme, à coup sûr !

LA BARONNE, *au Baron.*

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point ; c'est ce que je vous prédis, moi ! J'ai trop aimé mon premier mari, pour en pouvoir prendre un second !

LE BARON.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible qu[illegible]s ayiez plus aimé le premier que vous aimerez le second.

Madame CATAU, *à part.*

C'est, assurément, Monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre !.... J'aurai les mille écus !

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne me tenez plus ce langage, où je perdrai toute la confiance que j'avois en vous.... Si vous aviez connu feu M. le Baron de L'Arc !...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je l'ai connu, comme je me connois, moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion je le vis près de vous, dans votre appartement, lorsque Madame votre mere, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête-à-tête avec lui.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'étonne !... (*Au Baron*) Poursuivez, je vous prie ?... Rappellez-moi ces heureux momens !

LE BARON.

D'abord, vous fîtes rouler la conversation sur l'état de fille. Vous soutîntes qu'il étoit cent fois *plus* heureux que celui d'une personne mariée. Le Baron réfuta vivement ce discours, et vous ne vous obstinâtes pas long-tems à défendre votre thèse. Le Baron, charmé de cette docilité, prit une de vos belles mains, qu'il baisa, avec transport; et il pensa mourir de joie, quand vous lui dites que, malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre mere.

LA BARONNE, *à part.*

Il n'obmet pas une seule circonstance!

LE BARON.

Venons présentement à la premiere nuit de vos noces....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non, non, cela n'est point nécessaire!

Madame CATAU, *au Baron.*

Oui; en voilà assez, en voilà assez!

LE BARON.

Ah! ah! Madame Catau, vous souvient-il que le

Baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur ?

Madame CATAU, *à part.*

La peste soit du babillard !... (*Au Baron.*) Mais, Monsieur, vous devriez bien ajouter que je refusai de les prendre !

LE BARON.

Oui, par cérémonie ; car à la seconde sommation vous les mîtes dans votre bourse.

Madame CATAU, *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde !.... (*Au Baron.*) Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE, *au Baron.*

Plus je vous écoute, Monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art ! C'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la premiere ; car l'Esprit qui revient céans ressemble si fort à feu M. le Baron que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grace, tâchez de savoir de lui ce qui peut troubler son repos, et ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre !

LE BARON.

Je ne puis y réussir, à moins que vous ne me déclariez, bien sincérement, si, depuis qu'il est mort, vous n'avez point engagé votre cœur à quelqu'autre ? N'avez-vous pas reçu plusieurs amans ? N'avez-vous pas écouté leurs protestations, depuis son trépas ? Gardez-vous de m'imposer ; je ne pourrois rien faire pour vous !

LA BARONNE.

J'ai reçu beaucoup de visites par bienséance ; mais j'ai congédié tous les amans. Le Marquis m'avoit été fort recommandé par des personnes d'un haut rang. Il a de la naissance ; et il doit être un jour puissamment riche.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu !.... (*A la Baronne.*) De sorte, donc, que vous l'aimiez ?

LA BARONNE.

Au contraire, je le méprisois ! J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de sentimens, qu'il étoit libertin, insolent, présomptueux, et, qui pis est, qu'il avoit de très-mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens !

Madame

Madame CATAU, *à part.*

Nous verrons !

LE BARON.

Dans tout ce que vous venez de me dire, Madame, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu M. le Baron.

LA BARONNE.

Ah ! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur, qu'il seroit satisfait du respect et de l'amour que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire ! Mais aussi, jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui ? C'étoit l'honneur, la probité, la sincérité mêmes ! Sa bonté, sa douceur, sa complaisance, ne se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre et le plus fidele attachement.... Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne ; j'en étois sûre, et j'avois mille preuves.... (*Sentant des larmes s'échapper de ses yeux.*) Mes larmes et ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage !

LE BARON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir, et j'ai peur de me découvrir, avant qu'il en soit tems !... (*A la Baronne.*) Madame... cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer : il faut absolument que je sois seul.

LA BARONNE.

Je prie le Ciel de seconder votre entreprise!

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux !

(*La Baronne sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, MADAME CATAU.

Madame CATAU, *à part.*

DIEU veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là ! Je commence à l'appréhender furieusement !

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, *seul.*

RESPIRONS maintenant ! Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir.... Pour rendre mon bonheur parfait, voyons comment Léandre soutiendra ma vue.... Abrégeons la cérémonie .. (*Haut à la Cantonnade.*) Esprit, qui tourmentes cette maison, je t'ordonne de paroître, et de venir me dire ce que tu demandes ?

(*Il se met dans un fauteuil, vis-à-vis de la table, et trace des lignes sur le papier.*)

SCENE IX.

LÉANDRE, *paroît battant son tambour*, LE BARON.

LE BARON.

Je te prie, M. l'Esprit, ne fais pas tant de bruit. Je suis occupé !... (*Léandre s'avance, en battant du tambour.*) Voilà une fort belle marche ! recommence-la.... (*Léandre recommence.*) Parbleu !... tu as bien l'air d'un Esprit ! On ne peut rien voir de plus majestueux !... (*Léandre demeure comme immobile, les yeux fixés sur le Baron !*) Comme l'impudent me regarde !.... Mais il est tems que tout ceci finisse.... Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée !

LÉANDRE, *à part.*

Léandre ?.... ah ! morbleu ! je suis découvert ! La friponne de Catau m'a trahi !

LE BARON.

Foi de grand Astrologue, les mille écus que tu as promis à Madame Catau ne te mettront point en possession de la Baronne !

LÉANDRE, *à part.*

Je n'en puis plus douter, la coquine lui a tout dit !

LE BARON.

Je n'ai rien su par elle.... Mais, écoute-moi, Léandre, et suis le conseil que je vais te donner. Sors de ces lieux, à l'instant, ou je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition!

LÉANDRE.

Va te promener, avec tes apparitions! Les Charlatans ne m'effrayent point!....

LE BARON, *ôtant sa barbe et son nez postiches.*

Voyons donc si tu pourras conserver ton audace et ton sang froid! Regarde, et tremble!...

LÉANDRE, *à part.*

Que vois-je!... Juste ciel! en croirai-je mes yeux?... C'est lui-même, c'est le Baron de L'Arc!

LE BARON.

Eh! bien, t'ai-je trompé? l'apparition n'est-elle pas terrible? Ne devrois-tu pas rougir, indigne parent! du moyen dont tu t'es servi pour contraindre ma femme à t'épouser? Je devrois te punir, comme tu le mérites! Mais je suis encore assez généreux pour te pardonner. J'excuse un procédé honteux, que le bruit de ma mort rend moins blâmable. Ta confusion suffit à ma vengeance. J'impute tout à

ta jeunesse, et je pourrai même te rendre mon amitié, si à l'avenir tu t'en montres digne.

LÉANDRE.

La générosité dont vous usez à mon égard me rendra votre amitié plus précieuse, et ma conduite, à l'avenir, vous prouvera combien j'ai de regrets de vous avoir offensé !

LE BARON, *à demi-voix.*

J'entends Madame Catau ; il faut que je lui fasse autant de peur qu'elle en a causé à la pauvre Baronne.

SCENE X.

Madame CATAU, LE BARON, LÉANDRE.

Madame CATAU, *à Léandre.*

LÉANDRE, Léandre ! Je vous fais mon compliment sur votre victoire.... Allons, mes mille écus.... Vous ne me regardez point.... êtes-vous devenu muet ?

(*Elle le tire par la manche.*)

LE BARON, *venant, tout-à-coup, derriere elle*

Que veux-tu ?

Madame CATAU, *se retournant et voulant fuir.*

Ah! c'est mon Maître!

LE BARON, *l'arrêtant.*

Doucement, Madame Catau; ne courez pas si fort!

Madame CATAU, *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent.... je perds la respiration... je n'en puis plus....

LE BARON.

Tu croyois tromper ta Maîtresse, en lui faisant croire que je revenois; mais tu ne la trompois pas. Me voici; me reconnois-tu?

Madame CATAU.

Hélas! oui, mon cher Maître, je vous reconnois. Vous revenez, sans doute, pour me punir de mes mensonges et de ma perfidie?

LE BARON, *la prenant par le cou.*

Malheureuse, je reviens pour te tordre le cou!

Madame CATAU, *faisant un grand cri.*

Ah!.... suis-je morte ou vivante! Je n'en sais plus rien.

LE BARON.

Leve-toi, et me suis, ou je t'emporterai!

Madame CATAU.

En Enfer, sans doute ?.... Je n'ai pas la force de vous suivre.... Je me meurs !

LE BARON, *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin.... Où est ta Maîtresse?

Madame CATAU.

Hélas ! je n'en sais rien !.... Je ne sais où je suis moi-même !.... Elle est.... Je ne puis parler !

LE BARON.

Tu es donc bien malade ?

Madame CATAU.

Elle est avec l'Intendant....

LE BARON, *à part.*

Tant mieux ! il l'aura, sans doute, prévenue, et ma vue ne l'effraiera point.

SCENE XI et derniere.

LA BARONNE, M. PINCÉ, LE BARON, Madame CATAU, LÉANDRE.

LA BARONNE, *à part, en accourant, et sans appercevoir d'abord le Baron.*

Ou est-il? où est-il? que j'aille me jetter entre ses bras.... (*Appercevant le Baron.*) Ah! le voici... lui-même... (*Au Baron.*) Quel bonheur de vous revoir!... Je suis si charmée, si transportée que je ne puis exprimer ma joie!

LE BARON.

Oui, je respire encore pour vous estimer et pour vous chérir mille fois plus que moi-même!

Madame CATAU, *à la Baronne, en se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas; il va vous tordre le cou... C'est un revenant!

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle?

LE BARON.

Pour la châtier de sa fourberie, je me suis un

peu diverti à l'effrayer. C'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

Madame CATAU, *à M. Pincé, en montrant le Baron.*

M. Pincé, ne raille-t-il point quand il dit qu'il n'est pas mort?

M. PINCÉ.

Non, mon Ange! il dit vrai, par trois raisons. La premiere....

LA BARONNE, *au Baron, en interrogeant M. Pincé.*

Comment avez vous pu avoir la cruauté de différer si long-tems mon bonheur? Vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie!

LE BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être si j'eusse conservé des soupçons; et les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci, par moi-même; et ce qui sembloit vous accuser n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pu détruire votre amour!

LA BARONNE.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse!... Veuille le Ciel que je puisse faire votre bonheur, jusqu'au dernier instant de ma vie!

LE BARON.

Que tout se ressente ici de la joie dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour, comme un second mariage que nous contractons, vous et moi. Que mes Domestiques se réjouissent; qu'on appelle tous mes voisins.... (*à M. Pincé.*) M. Pincé, pour vous témoigner ma reconnoissance, je sais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous. Epousez-la, je lui pardonne, et m'engage à lui donner les mille écus qui lui ont été promis; et comme je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet de s'affliger.... (*A la Baronne.*) faites grace à Léandre: c'est moi qui vous en prie!

LA BARONNE.

De tout mon cœur!

Madame CATAU, *au Baron.*

Ah! mon cher maître, vous êtes toujours le même!

LA BARONNE, *au Baron.*

Non-seulement je pardonne aussi à Catau; mais je regarde ce que vous faites pour elle comme une nouvelle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

Madame CATAU, *à M. Pincé.*

Mon cœur! vous qui êtes éloquent, remerciez-les, pour nous deux.

M. PINCÉ, *au Baron et à la Baronne, en leur faisant une profonde révérence.*

Monsieur, et Madame, le présent que vous me faites est de deux especes. La premiere, c'est une femme vertueuse; la seconde, c'est une femme dotée de votre main. Par conséquent, ma reconnoissance doit éclater en deux manières: en premier lieu, par mon très-humble remerciement; en second lieu, par les vœux que je fais pour que (*au Baron seul.*) vous ne mouriez plus, et pour que vous trouviez cette nuit-ci aussi délicieuse que la premiere nuit de vos noces!

FIN.



